

# *brennpunkt*

le magazine critique sur le développement

*drött  
Welt*



**Dossier**  
Secteur privé à la  
rescousse: faire  
entrer le loup dans la  
bergerie?

The Great Reset – more  
than a conspiracy  
theory?

Qu'est devenu le rêve du  
COVAX ?

Philippinischer  
Wahlkampf: Phalanx der  
Reaktionäre



# edito

**L**e secteur privé est-il nécessaire pour résoudre les crises mondiales auxquelles nous sommes confrontés, ou est-ce faire entrer le loup dans la bergerie ?

L'une des plus grandes réussites des entreprises ces dernières années est sans doute la façon dont ses représentants ont réussi à faire passer le message que les grandes crises auxquelles le monde est confronté aujourd'hui ne peuvent être résolues sans eux, en se présentant comme une partie de la solution plutôt que comme le problème.

Le concept d'« emprise des entreprises », selon lequel les institutions publiques et l'élaboration des politiques gouvernementales sont dominées par les grandes entreprises, n'est pas nouveau. Dans les années 1970, des efforts étaient déjà déployés aux Nations unies pour limiter l'influence des sociétés transnationales et la société civile mettait en garde contre les dangers de l'impact de leurs activités sur les pays du Sud. Toutefois, ces dernières années, le rôle joué par le secteur privé a pris une forme nouvelle et plus inquiétante, les sociétés transnationales et les méga-philanthropies ne se contentant pas d'influencer les politiques de l'extérieur, mais s'asseyant réellement à la table des décisions.

Cette édition de *brennpunkt* rassemble un certain nombre d'exemples de la façon dont cette tendance se développe et a un impact sur des domaines politiques clés tels que la santé, l'alimentation, le climat et les droits humains. Plusieurs articles soulignent la menace qui pèse sur le fonctionnement démocratique des gouvernements élus et des organisations multilatérales en raison de l'influence croissante des grandes entreprises, mais aussi, de manière clairement liée, de l'incapacité des institutions

internationales et de ceux qui ont le pouvoir de décision à reconnaître cette « épine dans le pied », c'est-à-dire le fait que le système actuel, de plus en plus dominé par les entreprises, est largement responsable des principaux problèmes auxquels le monde est confronté aujourd'hui. Il est clair qu'il ne suffira pas de bricoler le système existant, mais qu'un changement systémique sera nécessaire.

Comment pouvait-on s'attendre à des engagements sérieux en matière de réduction des gaz à effet de serre à Glasgow, alors que le nombre de lobbies pétroliers et gaziers participant à Glasgow dépassait de loin la plus grande délégation nationale ? Comment peut-on s'attendre à ce que l'initiative COVAX, destinée à garantir un accès équitable aux vaccins COVID-19 pour les populations les plus vulnérables, tienne ses promesses alors qu'elle s'appuie sur un certain nombre de sociétés pharmaceutiques à but lucratif, et comment peut-on s'attendre à ce qu'un Sommet des Nations unies sur les systèmes alimentaires dominé par l'industrie agroalimentaire s'attaque sérieusement aux problèmes de la faim, de la santé et du climat ?

Il semble que les pouvoirs en place aient reconnu que les moutons sont tués dans la bergerie - et font entrer le loup pour résoudre le problème ! Mais les articles ne donnent pas l'impression d'une résignation face à cette prise de contrôle par les entreprises, mais plutôt d'un appel à poursuivre et à intensifier notre résistance par le biais du lobbying politique à tous les niveaux ou, comme le suggère Frenz Azzeri, en repensant nous-mêmes notre société : « Nous pouvons organiser le monde différemment, c'est une question de choix de société ».

*Julie Smit*

# *brennpunkt* *Sommaire*

## **Edité par**

Action Solidarité Tiers Monde  
136-138, rue Adolphe Fischer  
L-1521 Luxembourg  
Tél: 400 427-20  
Fax: 400 427-27  
RCS F603  
e-mail: bpn@astm.lu  
web: www.astm.lu

Photo Towfiq barbhuiya on Unsplash

## **Comité de rédaction**

Antoniya Argirova, Raquel Luna  
et Julie Smit

## **Ont participé à ce numéro**

Frenz Azzeri, Birgit Engel, Nadine Haas,  
Alena Ivanova, Collective Let'zapatistas,  
Raquel Luna, Asier Hernando Malax-  
Echavarría, Anne Müller, François Polet,  
Julie Smit, Rainer Werning

## **Layout**

Camille Lassignardie

## **Impression**

Imprimerie Heintz, Pétange

Vous pouvez soutenir le magazine en  
faisant un don sur le compte  
CCPLU 71 11110102 3550 0000 (BIC :  
CCPLULL) avec mention « Brennpunkt  
2022 » en n'oubliant pas votre nom et  
adresse complète. Renseignements:  
Chantale Mugisha  
Tél: 400 427-63  
e-mail: chantale.mugisha@astm.lu

Le Brennpunkt Drëtt Welt apparaît 4 fois  
par an. Tirage: 1100 exemplaires.

## **Reproduction/Nachdruck**

La reproduction des articles est  
autorisée à condition que la source  
soit mentionnée. Der Nachdruck ist frei  
unter der Bedingung, dass die Quelle  
angegeben wird.

Réalisé grâce à un appui financier de la  
Coopération luxembourgeoise.

Les opinions représentées dans la  
présente publication n'engagent que  
leurs auteurs.

## **Dossier**

- 6 The Great Reset – more than a conspiracy theory?
- 9 Réflexions sur le « business » et le développement
- 12 Analyse d'Eduardo Gudynas sur le rôle des entreprises à la COP26
- 16 Finance and Human Rights: How Sustainable is the Luxembourg Financial Centre?
- 19 Qu'est devenu le rêve du COVAX ?
- 23 Le développement du Sud est à la fois perçu comme une solution et une menace

## **Perpectives**

- 26 The Conferences of the Parties – a brief history of suppression
- 29 Philippinischer Wahlkampf: Phalanx der Reaktionäre
- 32 L'Amérique latine, après la thérapie et les funérailles
- 35 A Short Chronicle of the Zapatista "Travesía por la Vida"
- 38 Coin CITIM

**Dossier:**  
Secteur privé à la  
rescousse

6



# Dossier

## SECTEUR PRIVÉ A LA RESCOUSSE

### The Great Reset – more than a conspiracy theory?



Julie Smit

**W**hen World Economic Forum (WEF) founder and current Executive Chairman, Klaus Schwab, and the British Prince of Wales jointly announced “The Great Reset” as the theme of a “unique twin summit to be held in Davos in January 2021”, it gave rise to a profusion of outlandish conspiracy theories. However, a closer analysis of the WEF plans revealed genuine cause for deep concern as is shown in a recent publication “The Great Takeover: Mapping Multistakeholderism in Global Governance” by the People’s Working Group on Multistakeholderism.<sup>1</sup>

The People’s Working Group on Multistakeholderism (PWGM) research revealed a “clear strategy of creating a brand new parallel set of institutions, where the corporations sit with voice and vote to decide on key areas and issues of global policies that impact the planet and, most importantly, its people”. Their analysis shows how the shift from multilateralism to multistakeholderism unfolded and the key role played by the WEF as instigator and driver in the process.

#### What is multistakeholderism?

In the aftermath of World War II, a multilateral system as the basis for global governance was established with the UN at the centre. The system has been widely criticized as being ineffective, too bureaucratic and no longer equipped to deal with the problems of the 21<sup>st</sup> century. Civil society has long been calling for it to be reformed, but for all its failings, UN decisions are taken by elected state leaders.

The World Economic Forum (WEF) on the other hand has been proposing a very different vision for global governance based on the concept of multistakeholder governance, where global governance would no longer be based on a system where member states are – at least officially – equal, but on combinations of different actors (multistakeholder initiatives); governments would no longer be the only ones to take policy decisions but would be just one of several stakeholders, including the private sector and

civil society. However, because of their power and financial clout, corporations would often be the main stakeholders, while the role of governments and civil society would be secondary.

The term “multistakeholderism” in this context is problematic. The PWGM study suggests that it “tries to conceal the immense differences in interests, role, power and legitimacy that exist among the various actors as if they were equal stakeholders. In particular, no distinction is made between rights holders, for example communities affected by environmental destruction that affects their lives, private corporations, which are accountable only to their shareholders, and governments, who have an obligation to act in the public interest.”<sup>2</sup>

#### How did it develop?

The concept of multistakeholderism as a management model has been advocated by Klaus Schwab since the Forum’s founding in 1971. He argued for a transformation from shareholder capitalism to stakeholder capitalism, in which private corporations would no longer focus solely on serving shareholders but also become “trustees of society”. Schwab has constantly reiterated the idea since then, most recently in the 2021 publication *Stakeholder Capitalism Making the Case for a Global Economy that Works for Progress, People and Planet* in which he writes: “We can’t continue with an economic system driven by selfish values, such as short-term profit maximization, the avoidance of tax and regulation, or the externalizing of environmental harm.”<sup>3</sup>

The second half of the 20th century saw a dramatic rise in the power and influence of transnational corporations (TNCs) – some of them economically more powerful than individual states –, which allowed them to increasingly influence policy at national and global level. The response of governments to this development tended to be to cooperate with the private sector rather than rein in their power, introducing voluntary standards and corporate social responsibility rather than imposing

binding regulations, as seen in the UN Global Compact of 2000, which promoted “responsible corporate citizenship” but with no enforcement provisions.

2009 saw a further development in corporate power, when, in the aftermath of the financial crisis concerns about the stability of globalization and the failure of the UN bodies to manage the crisis, the WEF presented its “Global Redesign Initiative”. This proposed a system of “multistakeholder global governance” in which the decisions of governments could be made secondary to multistakeholder-led initiatives, with corporations playing a defining role. Harris Gleckman of the Center for Governance and Sustainability at the University of Massachusetts Boston, who collaborated on the PWGM study, wrote at the time “The World Economic Forum’s Global Redesign Initiative is perhaps the best reflection of how corporations and other elites envision the future of governance. It calls for marginalising intergovernmental de-

cision-making with a system of multi-stakeholder governance, but what does this mean for democracy, accountability and the rule of law?”<sup>4</sup>

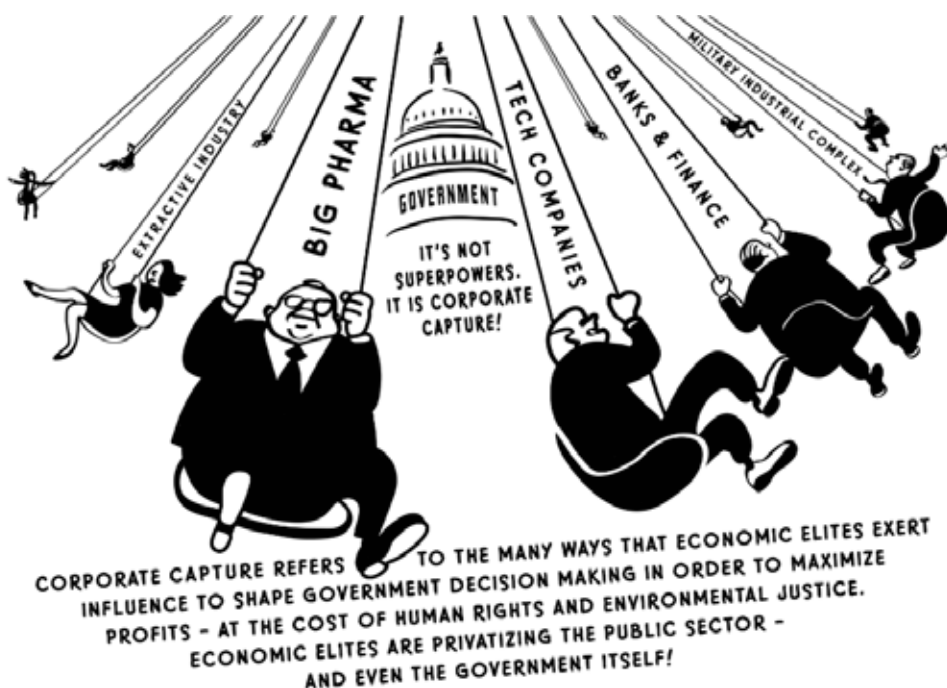
### Taking private sector influence in global governance to the next level

Ten years later, in June 2019, the UN Secretary General and the WEF signed a Strategic Partnership Agreement to “deepen institutional engagement and jointly accelerate the implementation of the 2030 Agenda for Sustainable Development.” It includes six areas for collaboration, including financing the SDGs, climate change, health, digital cooperation, gender equality and empowerment of women and education and skills. As Harris Gleckman put it, the agreement

formalized the WEF’s 2009 Global Redesign Initiative, giving a defining role for corporations in global governance<sup>5</sup> and gave the private sector privileged space within the UN.

The above overview shows that the ‘Great Reset’ of 2020 is in fact the latest stage in the WEF’s push for a corporate takeover of the global institutions that take critical decisions on the governance of global common goods. The UN Secretary General’s September 2021 report “Our Common Agenda”, marking the 75<sup>th</sup> anniversary of the UN, indicates clearly that for him that the partnership with the private sector is the only way out of the multiple crises the world faces and is intended to continue to play a key role.

*The UN Secretary General and the WEF signed the Strategic Partnership Agreement that formalized the WEF’s 2009 Global Redesign Initiative, giving a defining role for corporations in global governance and gave the private sector privileged space within the UN.*



© ESCR Net

Cartoon reproduced by kind permission of ESCR-Net from a series of cartoons ‘Power of the 99% to Stop Corporate Capture’ published by ESCR-Net in 2021. ESCR-Net is an international network working to secure economic and social justice through human rights. Source: <https://www.escr-net.org/>.

### What is wrong with multistakeholderism anyway?

Multistakeholderism can in the right circumstances be a constructive approach. However, as the PWGM study shows, for this to be the case each stakeholder would have to have “sufficient power

to at least partially subvert the effectiveness of an outcome contrary to its interests and be prepared to engage in a learning process rather than negotiating on fixed positions.”<sup>6</sup> But despite their posturing as inclusive decision-making bodies that bring everyone to the table, the multistakeholder initiatives promoted by the WEF are widely criticized for their lack of accountability and for advocating solutions that primarily favour the interests of the private sector, with the most powerful actors carrying the most weight.

The PWGM study shows how multistakeholderism is impacting key areas such as health, education, environmental governance, global Internet governance and food and agriculture governance. The failed COVAX initiative, described in this edition of the *brennpunkt* in an article by Alena Ivanova of Global Justice Now, is a striking example. It reveals how a multistakeholder group of which COVAX is a part, thwarted the development of a programme proposed by the WHO, which would have facilitated the sharing of COVID-19 treatments and technology by pharmaceutical companies, albeit on a voluntary basis.

## The multistakeholder takeover of the UN Food Systems Summit - a threat to multilateral institutions

The September 2021 UN Food Systems Summit (UNFSS) is a further example of the increasing corporate grip over the UN system and erosion of multilateralism. Firstly, the decision to organise the self-styled “People’s Summit” was taken by the Office of the UN Secretary General (UNSG), shortly after the signing of the UN-WEF Strategic Partnership in 2019, and not, as is normally the case with UN summits, by the UN institutions. Furthermore, the Committee on World Food Security (CFS), considered to be the most

democratic space for the development of international food policies, was bypassed with parallel structures being set up to organise the summit.

The structure, agenda and recruitment of key actors were all strongly influenced by corporate-dominated multistakeholder platforms with the result that the disproportionate power of agribusiness in the food system as constituting a key problem was not addressed, while those suffering the impacts of their activities, including marginalised food producers and rights defenders, were poorly represented.

Finally, the UNSG’s announcement of plans to set up new structures for the UNFSS follow up process fuelled concern that the UNFSS would lead to further undermining of the multilateral institutions. The proposed “coordination hub”, in which corporations, CSOs and “experts” would participate, had neither been requested nor approved by the UN Member States and CSOs warned that “attempts by the Summit to change the global food governance architecture are bypassing Member States and the CFS. If they support such suggestions, the UN Secretary General as well as the heads of the Rome-based agencies, are clearly acting outside their mandates.”<sup>7</sup>

## Time for a Democratic Reset

The members of the People’s Working Group on Multistakeholderism and many other CSOs have been mobilising against the progressive rise of corporate power and interference in policy making in areas that affect us all for decades. In April 2021, in a reaction to the WEF’s “Great Reset” and the dramatic increase in multistakeholder initiatives, several of them published an open letter calling on states, non-governmental actors and civil society to halt the trend and for a “Democratic Reset”. For PWGM “the struggle for effective, democratic institutions at the local, national, and international levels is today one of our biggest challenges.

We cannot allow decisions over every aspect of our lives to be controlled by the interests of private profit, rather than the public good.”<sup>8</sup>

This will surely be one of the central challenges for the work of civil society for many years to come. The work done by the PWGM is an excellent basis for all those taking on this challenge.



### Sources :

<sup>1</sup> The following social movements, networks and organizations are members of the People’s Working Group on Multistakeholderism: Corporate Accountability (CA), FIAN International, Focus on the Global South, Friends of the Earth International (FOEI), Geneva Global Health Hub, Global Campaign for Education, IT for Change, People’s Health Movement, Public Services International (PSI), Society for International Development (SID), Transnational Institute (TNI).

<sup>2</sup> The Great Takeover : Mapping of Multistakeholderism in Global Governance, published by the People’s Working Group on Multistakeholderism, Amsterdam 2021, ISBN - 9789070563844

<sup>3</sup> <https://www.weforum.org/press/2021/01/klaus-schwab-releases-stakeholder-capitalism-making-the-case-for-a-global-economy-that-works-for-progress-people-and-planet/>

<sup>4</sup> <https://www.tni.org/en/publication/multi-stakeholderism-a-corporate-push-for-a-new-form-of-global-governance>

<sup>5</sup> <https://www.opendemocracy.net/en/oureconomy/how-united-nations-quietly-being-turned-public-private-partnership/?source=in-article-related-story>

<sup>6</sup> The Great Takeover : Mapping of Multistakeholderism in Global Governance, published by the People’s Working Group on Multistakeholderism, Amsterdam 2021, ISBN - 9789070563844

<sup>7</sup> <https://www.csm4cfs.org/wp-content/uploads/2021/09/EN-Policy-Brief-on-FSS-1.pdf>

<sup>8</sup> <https://www.cognitoforms.com/MultistakeholderismActionGroup/TimeForADemocraticResetGlobalCrisesNeedGlobalGovernanceInThePublicInterest>



# Réflexions sur le « business » et le développement



Entretien avec Frenz Azzeri, mené par Raquel Luna

L'objet de cet article était au départ une interview, mais il s'est avéré rapidement qu'il s'agissait plutôt d'une réflexion sur le rôle des entreprises dans le développement en général.

## Revenir au sens des mots

Afin de discuter du business et du développement, une question fréquente dans la conversation était de décrire exactement ce que nous entendons par chaque mot. Frenz Azzeri reconnaît que chaque langue, culture et nationalité a une image, une connotation et des relations différentes avec le même objet. Dans un pays multilingue comme le Luxembourg, cette question devient encore plus importante.

Par exemple, quelle est le message dans le mot business ? Le mot business en anglais a des racines et des connotations différentes de celles du mot entreprise en français ou Unternehmen en allemand. Business vient du mot vieil anglais busignes (Northumbrian) et fait référence à bisig « soigneux, anxieux, occupé, occupé, diligent ». En anglais moyen (milieu du 14<sup>e</sup> siècle) le mot busyness signifie « état d'être très occupé ou engagé ». La prononciation actuelle vient du 17<sup>e</sup> siècle et sa signification est « le travail, l'occupation d'une personne dans le sens de « ce qu'elle fait pour gagner sa vie ».

En français, en revanche, entreprise dérivé d'entreprendre, daté d'environ 1430-40 dans le sens de « prendre entre ses mains ». Aux environs de 1480 il prit le

sens de « prendre un risque, relever un défi, oser un objectif ».

Unternehmen en allemand vient du verbe unternehmen qui fait référence à « commencer, exploiter, faire » (du 16<sup>e</sup> siècle au 18<sup>e</sup> siècle) et vient aussi de undernemen « couper, interrompre, empêcher, enlever », réflexif « se saisir mutuellement, s'emparer de qqch., assumer qqch., entamer ». Début du 16<sup>e</sup> siècle, Unternehmen signifie « ce qui est entreprise, projet, intention » et le 18<sup>e</sup> siècle, Unternehmen devient « entreprise économique, exploitation ».

Ces clarifications sont importantes, car elles rendent la communication et la compréhension possibles. Il est nécessaire d'aller à la base, et redécouvrir les messages dont nous sommes inconscients.

En y regardant de plus près, il pourrait devenir évident que notre langue a été colonisée par un langage libéral. Pour en revenir au mot business, dans le sens capitaliste actuel, il désigne une activité visant à créer du capital, on voit de l'argent qui coule à flots. On voit de la croissance permanente. On parle d'entreprise monétaire. On parle du business du profit, business profitable.

Une satire racontée par Frenz Azzeri :

« Il faut faire quelque chose pour le climat. »

« Ça rapporte combien ? »

« Vous êtes attrapé par le virus libéral ? »



Frenz Azzeri a fondé et est impliqué dans des initiatives libres, autonomes et autogérées au Luxembourg, œuvrant pour la justice, la paix et le vivre autrement: Rise asbl, Réseau des Initiatives pour une Société Émancipée [www.resiste.lu](http://www.resiste.lu) avec Keen Ass Illegal, de STOT, une mutuelle d'épargne autonome, LIFE coop avec un carsharing, il Negozio solidaire et Let'zapatistas, qui ont accueilli des rebelles mexicaines zapatistas etc

Mais cette notion d'entreprise enferme nos pensées et nos actions dans un cadre très restreint et particulier, comme si le seul objet d'entreprendre quelque chose était l'argent et le profit. Mais nous reviendrons plus tard sur la réappropriation ou l'appropriation du langage... Pour l'instant, continuons à explorer les messages qui se cachent derrière d'autres mots.

Prenons un autre mot, comme individualisme ou lobbyisme ou même le mot système. Pour Frenz Azzeri, le mot individualisme n'a rien de positif ou de négatif. Individualisme vient d'individuel, distinct et unique, et d'indivisible, quelque chose qui ne peut pas être divisé. Mais l'individualisme au sens libéral du terme signifie « chacun pour soi » et le message est de réussir. Cet individualisme a tendance à considérer chaque personne comme une firme en soi. Nous revenons à la notion de business profitable.

Si nous regardons de plus près le mot lobbying, ce qui se cache derrière ce mot est le fait que certaines personnes ont trop d'argent et qu'elles peuvent créer d'importantes zones d'influence pour faire valoir leurs intérêts personnels. Elles peuvent payer des recherches, des campagnes et des cadeaux. Nous revenons à la notion de business profitable.

Frenz Azzeri raconte que dans le film Animal de Cyril Dion, deux jeunes militants se rendent au Parlement européen pour demander aux politiciens d'agir pour les crises environnementales. Finalement, les jeunes militants tentent de comprendre le fonctionnement du parlement... et l'on voit l'ampleur, l'influence et l'importance des lobbyistes. La question est de savoir si la politique est faite par les citoyens ou par l'argent.

Dans ce sens, les lobbyistes arrivent à faire croire n'importe quoi. Que la cigarette est bien pour la santé... que l'énergie nucléaire est la meilleure... que Windows ou Apple sont les meilleurs. Que McDonalds est le meilleur...

Un autre exemple des influences actuelles : devenir riche avec le bitcoin entre autres crypto-monnaies. Pour Frenz Azzeri, la réponse à ces tendances pour réussir et fleurir différemment, et non seulement par l'argent, est de s'acheter une caisse à outils. Mais le travail vaut moins aujourd'hui que les intérêts monétaires. Avec une telle caisse à outils, on peut gagner de l'argent, apprendre des compétences utiles et réparer des choses. Aussi créer des liens et se faire des amis.

## Oser se réapproprier les mots

Il devient pertinent d'utiliser notre esprit critique pour découvrir ce qui se cache derrière chaque mot et ce qu'il implique pour nos vies personnelles. Si nous ne nous interrogeons pas davantage, nous restons dans le monde du langage profitable. Les questions pourquoi changer ? pourquoi changer quoi que ce soit ?

*On pourrait parler du business du partage avec le but de partager le monde ensemble.*

*On pourrait parler de business simplement comme une « institution de personnes qui commencent, qui entreprennent ensemble quelque chose ». De même, le terme business ne doit pas être restreint au profit, il est possible de parler du business social, du business engagé ou du business environnemental.*

pourquoi changer le monde ? sont des questions à prendre et entreprendre.

Nous constatons une tendance libérale très nette dans les institutions et dans notre compréhension du monde, à savoir que, quel que soit le domaine, il est impossible de se développer sans « business » « profit » et « croissance infinie ». Pour Frenz Azzeri, on peut s'apercevoir que le but du langage libéral et des lobbyistes eux-mêmes est d'augmenter le profit des institutions dans tous les domaines de base et dans la dynamique actuelle des systèmes dans lesquels nous vivons. Il semble qu'il y a un endoctrinement vers une pensée unique... Il y a une vraie pression de se soumettre à cette logique. C'est une poussée d'égalisation ou standardisation des valeurs.

Les mots sont importants pour la narration de ce qui est la condition humaine.

Frenz Azzeri considère que la création d'un glossaire ou d'un dictionnaire de termes pour s'approprier ou se réapproprier le langage, c'est une étape importante pour un esprit critique. L'objectif est que les gens définissent activement la signification de ces mots.

Par exemple, pour Frenz Azzeri, il faudrait encore changer et rajouter quelque chose en plus derrière le mot business. On pourrait parler du business du partage avec le but de partager le monde ensemble. On pourrait parler de business simplement comme une « institution de personnes qui commencent, qui entreprennent ensemble quelque chose ». De même, le terme business ne doit pas être restreint au profit, il est possible de parler du business social, du business engagé ou du business pour le changement environnemental.

La vision étroite des entreprises et leur objectif de rentabilité se répercute sur nos moyens de subsistance. Par exemple, un homme d'affaires ne se soucie pas de la foi des abeilles. En raison de la pollution et d'autres facteurs, nous sommes confrontés à la mort massive des abeilles... la mort massive des abeilles entraîne à long terme une diminution de la reproduction des plantes par la pollinisation des fleurs. Moins de plantes et d'arbre signifie moins de fruits. En définitive, cette situation affecte l'homme d'affaires directement, s'il « produit » et vend des fruits, ou indirectement, car sa qualité de vie sera affectée par la rareté des fruits. L'activité vitale et non lucrative des abeilles est essentielle à la vie.

## Sortir du système qui nous tue ?

Frenz Azzeri raconte sur Loft, une bibliothèque alternative autogérée, au Bâtiment IV, et les discussions qui s'y déroulent entre collectifs sur « le système qui nous tue ».

Pour Frenz Azzeri nous sommes tous et toutes système. Le système, c'est tout : il y a de petits sous-systèmes comme la

famille ou le travail, des systèmes plus grands comme une ville ou un pays, et des systèmes plus grands comme celui de la mondialisation. Comment répondons-nous à l'appel de sortir du système? Frenz Azzeri se demande si cela est possible. Il donne un exemple : « Disons que je vais dans les Ardennes et j'achète un petit village abandonné. Après un certain temps, des gens viennent me rejoindre... le risque est que les personnes reproduisent les comportements de leur vie antérieure. Le système d'oppression redémarre à nouveau. » Il est important de faire quelque chose de différent, de faire une autre chose, au lieu de continuer de faire la même chose.

Un autre exemple, la terre c'est un système « mais on ne va pas sortir de l'écosystème terre ». En revanche, on peut bouger d'un système à l'autre. Apprendre à apprendre.

*Frenz Azzeri confirme qu'on ne peut pas échapper au système, mais nous pouvons créer une dynamique différente, faire autrement.*

Frenz Azzeri évoque Edgar Morin, sociologue et philosophe français, qui parle de la complexité et de l'approche systémique. Cette approche exige de cesser de considérer les questions de manière linéaire ou par disciplines séparées. C'est important de reconnaître qu'il y a beaucoup de systèmes qui interagissent simultanément. Et, bien que la complexité puisse être engourdissante, l'important c'est de voir la terre dans sa globalité. Avec une telle vue, il est possible de voir qu'il y a des idées, des solutions qui ne sont pas des solutions, qui ne font qu'entretenir les problèmes qui existent déjà. Si l'on regarde de plus près, on peut voir que c'est toujours la même chose.

Par exemple, les mécanismes de tarification du carbone, à la base, c'est une bonne idée. Mais aujourd'hui il semble

qu'il s'agisse juste d'un déplacement à gauche et à droite pour faire fleurir l'argent. Cela a-t-il changé quelque chose ? Peut-être qu'on est aveugle.

Frenz Azzeri confirme qu'on ne peut pas échapper au système, mais nous pouvons créer une dynamique différente, faire autrement. Pour cela, il faut poser des questions et développer son esprit critique.

### **Des questions à approfondir**

Si Frenz Azzeri croit en la nécessité de l'esprit critique, il reste également attentif à valoriser et respecter chaque manière de faire. Le but n'est pas d'attaquer les gens, mais d'ouvrir la porte pour permettre d'essayer différentes choses face à une réelle pression pour perpétuer la dynamique de ce système.

Frenz Azzeri pose des questions dans cet esprit critique : quel est le message contenu dans chaque mot ? Qu'est-ce que chaque mot signifie pour nous et pour les autres ? Quelles valeurs sont dedans ? Qui instaure ces mots et ces significations spécifiques ? Est-ce que ça vient du haut ou de la base ?

Les questions ne se limitent pas au sens des mots. Si nous parlons de développement, quels en sont les buts : faire du profit ou la justice ou la protection de l'environnement ? Qui sont les acteurs et les actrices ? Qui décide quoi ? Qui pousse le projet et pourquoi ? Qui a besoin de telles actions et initiatives ? Les bénéficiaires locaux sont-ils impliqués dans les actions ? Comment ? Et comment sont-ils/elles affecté.e.s ? Grâce à l'esprit critique, les questions posées mettent en lumière l'éthique des actions et des choix. Nous en revenons à des choix éthiques qui reviennent en fin de compte comme un choix de système.

### **Faire autrement**

Il semble que les limites que nous fixons au comportement humain et à l'interaction sociale sont des mythes. La complexité et le changement sont la nature de notre réalité et la diversité est inévitable. La pensée unique libérale actuelle tente de nous aveugler sur ce fait.

« Moi, je crois à un monde où il y a beaucoup de petits villages... Longo Maï et Zapatistes ou d'autres collectifs » a expliqué Frenz Azzeri. Les Zapatistes et Longo Maï seront d'accord, ils et elles revendiquent un monde où les autres mondes ont leur place. Longo Maï c'est un mouvement social autogéré alternatif avec des coopératives agricoles et artisanales, le forum civique européen, une radio Zinzine, et des publications de livres. Le mouvement zapatiste peut être considéré comme une expérience de transformation sociale et politique radicale au Chiapas, Mexique.

La situation des alternatives autogérées au Luxembourg peut paraître désolante, mais Frenz Azzeri se tourne vers Terra Coop. Il fallait 200 coopérateur-trices pour contribuer à réaliser le projet de Terra. C'est déjà convaincre 200 personnes d'avoir un but commun. « Un libéral dirait: il n'y a rien de tout », mais quelqu'un comme moi, peut-être toi, répondrait « Mais si ! Il y a des abeilles. Il y a des fleurs, il y a un morceau de nature réapproprié pour la vie, pour la terre, pour l'équilibre mondial. »

Frenz Azzeri parle aussi d'éducation populaire, de la motivation à agir, de l'apprentissage par la pratique, du réajustement mutuel, de la nécessité de la confrontation... tout cela dans la construction de collectifs et de communautés. « Ce sont de petits gens et des personnes qui s'organisent ensemble et qui rêvent d'un petit espace autogéré... qui respecte l'être humain et qui ne commence pas à renfermer l'être humain ». Frenz Azzeri conclut : « Nous pouvons organiser le monde différemment, c'est une question de choix de société ».

# Analyse d'Eduardo Gudynas sur le rôle des entreprises à la COP26



Raquel Luna

Ce qui suit est un résumé du rapport « Negotiating Climate Change : the Ongoing Failure of Conventional Politics »<sup>1</sup> par Eduardo Gudynas publié le 3 décembre 2021. Bien que le rapport examine les résultats généraux et la dynamique de la COP26 à Glasgow, en Écosse, le présent résumé se concentre sur les tendances et la dynamique de l'implication des entreprises dans la résolution de la crise climatique. Le rapport a été publié conjointement par OLCA (Observatorio Latino Americano de Conflictos Ambientales) et CLAES (Centro Latino Americano de Ecología Social).

Gudynas met en lumière certaines tendances et dynamiques qui se sont concrétisées à la COP26 et qui s'inscrivent dans une tendance et une dynamique plus larges de la coopération au développement.

## Les mécanismes du marché à la rescousse

Dans son rapport, Gudynas note la volonté d'atteindre certains objectifs environnementaux par le biais de réglementations sur le commerce international des marchandises. Cela s'inscrit dans la tendance des gouvernements et des organisations multilatérales à céder un rôle croissant aux entreprises en ce qui concerne le financement et la gestion de la crise climatique et des questions énergétiques. Gudynas reconnaît que cette tendance soulève finalement la discussion sur le rôle de la souveraineté nationale.

Gudynas précise : Tout d'abord, certains gouvernements des pays industrialisés envisagent d'imposer des mesures sur le commerce international liées aux performances en matière de changement climatique. De tels mécanismes pourraient entraîner une pression énorme sur certains pays exportateurs de matières premières, généralement du « Sud ». Gudynas estime que de telles mesures peuvent être plus efficaces que les mesures volontaires convenues à Glasgow. Par exemple, des restrictions sur les importations de biens dont l'empreinte carbone est élevée obligerait les nations exportatrices à adopter d'autres technologies, voire à modifier les biens qu'elles exportent.

Concernant les mesures sur le commerce international, « trois types de mécanismes sont actuellement envisagés. Le premier consiste à conditionner les importations en fonction des normes de réduction des émissions de CO<sub>2</sub>. L'exemple le plus récent est l'accord entre les États-Unis et l'Union européenne sur le commerce de l'acier et de l'aluminium. Dans le cadre de cet accord, le commerce entre les États-Unis et l'UE est assoupli et, en même temps, une barrière est installée pour les autres fournisseurs qui proposent ces métaux avec une empreinte carbone élevée. » Gudynas explique que la Chine, qui fabrique de l'acier en grande partie grâce à une énergie subventionnée provenant principalement de centrales électriques au charbon, sera affectée. L'aluminium du Brésil, dont l'empreinte carbone est élevée, pourrait également être touché. M. Gudynas estime que cette affaire est suivie de près car il s'agit du premier accord commercial signé par les États-Unis à inclure des conditions liées au changement climatique.

Eduardo Gudynas est chercheur au Centre latino-américain d'écologie sociale (CLAES) à Montevideo, en Uruguay. Ses travaux portent sur l'environnement et les alternatives au développement, et il est impliqué dans divers mouvements sociaux qui cherchent à faire avancer ces alternatives. Il est considéré comme l'un des principaux intellectuels en matière d'écologie et de développement en Amérique latine.

Un deuxième cas est celui du mécanisme d'ajustement carbone aux frontières (MACF), qui est un système de tarification du carbone pour les importations dans l'Union européenne, conformément aux règles de l'OMC. « Il s'agit d'une initiative en cours dans l'Union européenne dans le cadre de son célèbre Pacte vert, qui vise à éviter la concurrence déloyale dans l'importation de biens obtenus avec une forte empreinte carbone. » Le MACF sera progressivement mis en œuvre pour le fer, l'acier, l'aluminium, le ciment, les engrais et la production d'électricité. D'après Gudynas il pourrait inclure les produits agroalimentaires dans un avenir proche et cela suscite l'inquiétude des grands exportateurs de produits agroalimentaires. Des pays comme le Japon et le Canada prévoient des initiatives similaires.

Selon Gudynas, l'approbation de l'Observatoire international des émissions de méthane (IMEO), promu par le Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE) et soutenu par l'Union européenne, suit la même logique puisqu'il fournira des relevés mondiaux à prendre comme référence.

« Enfin, des tarifs douaniers convenus au niveau international pourraient être appliqués aux importations de biens à forte intensité de carbone. Il s'agit d'un mécanisme commercial proposé par certains universitaires, qui impliquerait une coordination entre les règles de l'Organisation mondiale du commerce et les accords ou indicateurs environnementaux et climatiques. Sa logique est similaire

à celle de la récente taxe minimale mondiale mise en place par les pays du G7, qui impose au moins 15 % aux entreprises. »

*Nous nous approchons d'une situation où les règles commerciales adopteront certaines conditionnalités en termes d'émissions de gaz à effet de serre dans les biens échangés.*

Tous ces mécanismes sont en cours de discussion ou dans les premières phases de mise en œuvre. Au-delà de cela, ces mécanismes nous montrent que nous

nous approchons d'une situation où les règles commerciales adopteront certaines conditionnalités en termes d'émissions de gaz à effet de serre dans les biens échangés. Gudynas remarque que les pays du « Sud » de la planète, comme les pays d'Amérique latine, disposent d'une faible marge de manœuvre pour faire face à ces changements dans le commerce mondial et qu'ils ont tendance à être très dépendants des exportations mondiales.

Gudynas ne le dit pas explicitement, mais ces mécanismes de marché qui affectent le prix des marchandises ne tiennent pas compte de la justice sociale. On peut soutenir que la tarification du carbone affecte moins les riches, alors que les moins riches supportent davantage le fardeau. Les personnes aisées peuvent se permettre de payer le prix.

## **La nécessité de l'implication des entreprises**

Pour Gudynas, il est essentiel de noter que plusieurs des accords signés à Glasgow placent les entreprises (surtout les grandes sociétés et même les milliardaires) au rang de partenaires ou de collaborateurs des gouvernements. « L'objectif le plus évident est de se tourner vers elles pour obtenir des financements supplémentaires. Dans certains cas, cela se fait par le biais de mécanismes philanthropiques, comme les dons de certains milliardaires, mais dans la plupart des cas, ils s'articulent autour de partenariats et de coentreprises (« joint venture » en anglais) qui ont des attentes de rentabilité. Il faut noter que ces positions sont à leur tour en conflit avec d'autres entreprises qui résistent,



© Karwai Tang: UK Government - Flickr

Espace de conférence sur le changement climatique durant la COP26 à Glasgow.

rejetent ou remettent en question à la fois le changement climatique et tout type de partenariat avec elles dans ce domaine, comme c'est le cas des compagnies minières et pétrolières. » Il est intéressant de noter que Gudynas perçoit ces différends entre entreprises comme « une discussion entre les différents styles de gestion d'entreprises ».

Plus important encore, « il existe un danger qu'une partie substantielle des politiques nationales et internationales soit privatisée de manière directe ou indirecte ».

En ce qui concerne la remise en question de la souveraineté nationale, Gudynas affirme que « l'on prétend que certains écosystèmes, comme l'Amazonie, jouent un rôle écologique à l'échelle planétaire et que, par conséquent, d'autres pays pourraient imposer des conditions aux nations amazoniennes pour les forcer à la protéger. Certains vont plus loin, considérant que le concept de souveraineté nationale ne peut plus être appliqué au XXI<sup>e</sup> siècle face à certains problèmes environnementaux planétaires. Un conflit qui a exposé cette tension s'est produit en 2019 lorsque le président français Emmanuel Macron a tenu le Brésilien Jair Bolsonaro pour responsable des graves incendies de forêt qui se sont produits à cette époque. À la demande de Macron, les pays du G7 ont discuté de la gestion brésilienne des forêts amazoniennes et, en réaction, Bolsonaro a brandi un discours nationaliste fort. Depuis lors, un changement est en train de s'opérer dans la position de certains gouvernements du Nord: avant ils considéraient le changement climatique comme faisant partie des politiques environnementales, mais ils commencent à le considérer dorénavant comme une question de sécurité nationale et de commerce international. »

Gudynas remarque que « cette perspective est problématique car elle représente d'énormes risques pour les pays d'Amérique latine ». Elle n'est pas seulement très problématique pour les pays d'Amérique latine, mais pour tous les pays du « Sud », car elle met en danger la souveraineté nationale.

Selon Gudynas, il est important d'entamer une réflexion qui permet aux pays de trouver les moyens les plus justes pour repenser et concevoir la souveraineté à travers le respect des droits humains et la protection de la nature.

### Les lignes floues

Pour M. Gudynas, le sommet sur le climat de Glasgow fait partie de ce qui semble être d'importants changements géopolitiques qui vont au-delà des reconfigurations entre le Nord et le Sud. Les questions relatives aux changements géopolitiques vont au-delà de la question de savoir si la Chine doit être considérée comme faisant partie du Nord ou du Sud du monde. Ou comment la notion de Nord riche, industrialisé et polluant s'oppose à celle de Sud pauvre et en développement. Gudynas affirme que les gouvernements du Nord et du Sud sont tous incapables de s'engager à réduire les émissions de gaz à effet de serre et continuent à soutenir et à subventionner les grandes entreprises et les pollueurs.

### La plus grande délégation à la COP26

La plus grande délégation - si on peut l'appeler ainsi - à la COP26 était celle de l'industrie des combustibles fossiles avec 503 personnes. Elle a dépassé celle du Brésil, le pays dont la délégation était la plus nombreuse. Selon Gudynas, « plus de 100 sociétés et 30 organisations commerciales axées sur les intérêts du pétrole et du charbon étaient représentées, et figuraient également dans les délégations d'au moins 27 pays (comme la Russie, le Canada et le Brésil) ». Gudynas poursuit : « Ce nombre est deux fois plus important, par exemple, que le nombre de participants des organisations indigènes et il est plus important que celui des délégations gouvernementales combinées de huit pays fortement touchés par le changement climatique (comme Haïti, les Philippines, les Bahamas, le Bangladesh ou le Pakistan) ».

Gudynas conclut que « la dépendance aux combustibles fossiles a dominé la COP26, elle est présente au « Nord » comme au « Sud », car elle est présente dans presque toutes les idéologies des



© Flickr - World Economic Forum

**Børge Brende, président du Forum économique mondial, John Kerry, envoyé spécial des États-Unis pour le climat, et Bill Gates, de la Fondation Bill et Melinda Gates, lors d'une réunion privée à la COP26 à Glasgow.**

partis politiques. C'est une condition pré-politique dans le sens où elle affecte la plupart des idéologies des partis politiques. »

Il est important de noter que la condition préalable n'est pas seulement la dépendance aux combustibles fossiles, mais aussi l'emprise du business du profit sur les gens, la nature et la vie.

## La condition pré-politique

Un exemple limpide de cette condition pré-politique apparaît dans l'accord entre les États-Unis et la Chine lors de la COP26 à Glasgow. John Kerry (issu du capitalisme d'entreprise de Washington, avec sa démocratie représentative et son impérialisme militaire et commercial) et Xie Zhenhua (issu du développementalisme de Pékin, d'un parti communiste, de l'entrepreneuriat stratifié et du contrôle citoyen, et de son déploiement commercial planétaire) se rejoignent dans le développement conventionnel. Gudynas confirme que deux régimes politiques différents s'accordent largement sur leur objectif de croissance économique à tout prix ; ils encouragent le consumérisme domestique et n'hésitent pas à externaliser leurs impacts environnementaux au reste de la planète.

« Les deux font des discours sur la nécessité de lutter contre le changement climatique, mais chacun défend les combustibles fossiles dont il a besoin (la Chine le fait avec le charbon, les États-Unis avec le pétrole). Cela montre clairement que la politique conventionnelle observée dans ces pays est dépendante des combustibles fossiles. » Mais pas seulement les combustibles fossiles, le profit pour le profit tout simplement. Leurs discours ne sont après tout que des annonces de bonnes intentions car aucune mesure concrète n'a été prévue.

*Certaines options commerciales présentées comme des alternatives respectueuses de l'environnement dans le « Nord » ont de graves impacts écologiques et sociaux dans le « Sud »*

## Le complexe du sauveur d'entreprise

La nécessité absolue des entreprises est la position menée par l'Américain Joe Biden, « concevant les entreprises comme un financier majeur des changements face au changement climatique ». Cela implique inévitablement la privatisation. Une privatisation qui transfère la gestion de multiples secteurs, tels que les équipements d'énergie éolienne ou solaire, les mines de lithium, etc. aux entreprises du « Nord ». Celles-ci, à leur tour, sont étendues aux nations du « Sud », reproduisant ainsi les mécanismes de subordination bien connus ». Gudynas observe que certaines options commerciales présentées comme des alternatives respectueuses de l'environnement dans le « Nord » ont de graves impacts écologiques et sociaux dans le « Sud » (par exemple, le cas de l'exploitation du lithium pour les voitures électriques et autres fins « écologiques »).

Gudynas mentionne une expression concrète de cette tendance : la création de la Glasgow Financial Alliance for Net Zero (GFANZ, <https://www.gfanzero.com>). Il s'agit d'une coalition de grandes banques, de fonds d'investissement, de compagnies d'assurance et d'analystes de risques financiers (450 sociétés financières réparties dans 45 pays) qui promettent de mobiliser 130 000 milliards USD. À la tête de cette alliance se trouvent des grands noms de la finance : Mark Carney, Mike Bloomberg et Mary L. Schapiro.

## La célébration de l'échec continu

Dans l'ensemble, les solutions mentionnées ci-dessus traitent la crise climatique comme des échecs du marché à réparer ou comme une question d'optimisation des marchés. Il ne semble pas y avoir de reconnaissance du problème fondamental de ce système. Les initiatives de la COP26 semblent avoir du mordant et de l'emprise surtout lorsqu'elles impliquent des mécanismes de marché, des solutions technocratiques et, invariablement et inévitablement, des engagements et des partenariats volontaires d'entreprises privées... pour le profit.

Le rôle croissant des entreprises lors des COP représente l'expression claire des véritables centres de pouvoir.

La COP26 a été reconnue discrètement par les gouvernements comme le prolongement ou la continuation de plus de deux décennies d'échec. « Beaucoup peuvent prétendre que des progrès ont été réalisés, et il est vrai que certains peuvent être identifiés. Mais en ce qui concerne l'objectif concret et prioritaire de l'ensemble du processus de négociation initié en 1992, qui est d'arrêter le changement climatique, ils ne l'ont pas atteint à ce jour. » Gudynas qualifie avec justesse la politique conventionnelle de la COP26 de nécropolitique.

### References:

<sup>1</sup> <http://gudynas.com/wp-content/uploads/GudynasCambioClimaticoFracasoPoliticaDic21.pdf>

# Finance and Human Rights: How Sustainable is the Luxembourg Financial Centre?



Nadine Haas

**Both public and private actors praise the Luxembourg financial centre as a leader in sustainability. Whether this is true or not, there is a fundamental problem with the understanding of sustainability, which, for these actors seems to refer mainly to the environment and climate. When it comes to human rights, however, their commitment is insufficient. Voluntary engagements do not prevent Luxembourg-based financial institutions from being linked to human rights violations.<sup>1</sup>**

The Luxembourg financial centre is not only of huge relevance for the national economy, but also an important player at the European and global level. The financial sector accounts for one third of Luxembourg's GDP and 12% of national employment. More than 125 banks from 27 countries are present in the country. Luxembourg ranks second among financial centres at EU level and 29<sup>th</sup> in the world. At the end of 2021, there were more than 3,500 investment funds domiciled in Luxembourg, managing net assets of 5.6 trillion €, making Luxembourg the second largest investment fund centre in the world behind the United States. Luxembourg is the EU hub for seven Chinese banks, and 42% of all investment funds investing in China are based in Luxembourg.<sup>2</sup>

The financial sector is part of the global economy and financial decisions must be seen as part of economic value chains. In other words, the decisions made by financial actors have an impact on companies and people around the world, and therefore financial institutions must take responsibility for their actions.

The Luxembourg financial centre cannot therefore be considered in isolation from its environment, but we must look at its impact on socio-economic conditions in Luxembourg and internationally, not least for the countries of the Global South.

*In the Luxembourgish public debate, sustainability is limited to climate and environmental aspects and neglects human rights and other social issues.*

In recent years, the topic of sustainable finance has gained increasing attention. Sustainable investments have increased globally, with assets under management amounting to 35.3 trillion USD, representing 36% of all professionally managed

assets.<sup>3</sup> Luxembourg claims to be the largest market for listed green bonds, representing 21% of the global market share of ESG (Environmental, Social and Governance) fund assets. But what does sustainable mean in this context? In the Luxembourgish public debate, sustainability is limited to climate and environmental aspects and neglects human rights and other social issues. If social aspects are considered at all, they refer to specific areas like philanthropy, inclusive finance, or projects that work towards access to essential services. Even the recently launched image campaign by Luxembourg for Finance, while stating that "the Luxembourg financial centre has been a pioneer in the field of sustainable financing for many years", completely ignores human rights.<sup>4</sup>

However, financial institutions are just as responsible for protecting human rights as other sectors of the economy. This was established in 2011 with the endorsement of the United Nations Guiding Principles on Business and Human Rights (UNGP),<sup>5</sup> which recognise the responsibility of companies, including those of the financial sector, to protect human rights. The UNGP apply to all companies, including commercial banks and other entities in the financial sector, regardless of size, sector, operational context, ownership, and structure. A company's responsibility may vary according to whether it causes adverse human rights impacts through its own activities, or whether its products or services are linked to human rights violations through a business relationship. In the case of banks, for example, their own activities, such as providing financial products and services to clients, may contribute to human rights violations.<sup>6</sup> In the case of investors, there is a business relationship, in the sense of the UNGP, between the shareholder and the company in which they invest, manifested through the ownership relationship. The investor holds shares with the aim of making a profit and his ability to generate profits depends directly on the activities of the company in which he holds shares. This also applies to investment funds, which may be minority shareholders.<sup>7</sup>



Amongst the actors of the Luxembourg financial centre, awareness of this responsibility and knowledge of the UNGP are rather low. Very few institutions have adopted a policy commitment or governance document (e.g. a code of conduct) that mentions human rights, and those that do take a voluntary approach. For example, the Luxembourg Bankers' Associations' (ABBL) code of conduct states that ABBL members should "consider how to integrate ESG aspects in their policies" and "engage towards sound and responsible business practices (...) including

human rights".<sup>8</sup> Similarly, the business network INDR,<sup>9</sup> while recognising "the opportunity that compliance with the UNGP can represent in terms of competitiveness and risk management, in particular reputational risk",<sup>10</sup> advocates for voluntary commitments when it comes to human rights due diligence. Even the Luxembourg Sustainable Finance Strategy, launched in 2020 by the government, Luxembourg for Finance, and the High Council for Sustainable Development, while mentioning that their understanding of sustainability does include the

respect of human rights, does not develop this aspect and avoids a clear commitment. These three institutions are the only ones that even mention human rights in their main policy documents, while other major actors of the financial centre do not even do this. Voluntary commitments, however, have proven to be insufficient to prevent human rights violations, as the following cases show.

One example of how investors can be linked to human rights violations relates to the repression of the Turkic Muslim community by Chinese authorities. In May 2021, the EU suspended the ratification of an investment pact with China because of human rights abuses against Uyghurs in the Chinese province Xinjiang. A Human Rights Watch report<sup>11</sup> shows how the Chinese government has committed crimes against humanity against the Turkic Muslim population. The report estimates that one million people have been arbitrarily detained in prisons and "political education" camps, where they are subjected to torture, political indoctrination, and forced labour. Even outside the detention centres, the repression continues. Movement controls, arbitrary arrests and enforced disappearances merge into a system of mass surveillance. The application WeChat is part of this repressive scheme and has been used for cyber-surveillance of the Turkish Muslim minority in Xinjiang. WeChat, developed by the Chinese company Tencent, has been described as China's "app for everything" due to its wide range of functions, and is the world's largest mobile app with over 1 billion active users as of 2018. Tencent has been accused of playing an important role in the implementation of cyber-surveillance and censorship by the Chinese government within China, but also internationally.

This has not prevented investors from investing in Tencent, including investment funds domiciled in Luxembourg. As an example, BPSA FONDS LUX, managed by Gerifonds, and the mutual fund NEF, invest in Tencent. In its 2020 annual report, BPSA FONDS LUX shows a position worth 1,100,290 USD invested in Tencent Holdings Ltd for the BPSA Bonds sub-fund. The NEF fund, according to its re-



European Court of Justice in the Kirchberg's financial centre, Luxembourg

port of 30 June 2021, holds assets worth 18,787,147.66 € in Tencent Holdings Ltd.. These two Luxembourg funds are just two examples of many funds that invest in TenCent and whose pursuit of profit takes precedence over respect for human rights.

Another example linking the Luxembourg financial centre to human rights violations and the refusal to meet corporate responsibility for remedy is the Luxembourg-based multinational Aperam, listed on the Luxembourg stock exchange LuxSE. Aperam is a leading producer of stainless and other specialty steels. The Luxembourg State is a 0.563% shareholder in Aperam. Aperam was created in 2011 through the spinoff of ArcelorMittal's stainless-steel division. Since its creation and the immediate listing on LuxSE, Aperam shares have increased in value by over 500%. At the end of the first quarter of 2021, the company reported a 14% increase in its steel shipments compared to the previous quarter and a net profit of 116 million €.

At the same time, Aperam refuses to accept its corporate responsibility for severe environmental damages and health problems of the local population caused by its activities in Brazil. In fact, between 1974 and 1978, Aperam Bioenergia dumped illegal deposits of aldrin next to the river Serra in the Brazilian state of Minas Gerais. Aldrin is a lethal pesticide banned in over 100 countries, including Brazil. Aldrin was used by the company in its eucalyptus plantation to combat termites and ants. The eucalyptus is processed into charcoal and then used in blast furnaces to produce steel. In addition to its impact on the environment, aldrin can cause a number of health problems. Indeed, residents of the region reported symptoms of intoxication such as headaches, skin irritation, fainting and convulsions, as well as an increase in cases of cancer.

For over 40 years, the aldrin deposits remained buried and forgotten. In 2019, the Public Prosecutor of Minas Gerais launched an investigation at the request of the affected community. Several months later, the prosecutor's office filed

a public civil action against Aperam, asking the company to pay compensation to implement a rehabilitation plan for the contaminated area. In 2021, a judge ordered Aperam to pay 1.5 million R\$ (approximately 235,000 €) in compensation to the state and to inform the community about the soil contamination and the need to consider restricting access to the area.

*While the headquarters in Luxembourg announce record profits, in Brazil, the consequences of the illegal aldrin landfill will continue to be felt by the local population even after the removal of the contaminated deposits.*

To date, Aperam rejects this court decision and refuses to pay compensation, maintaining that there has been no damage to the environment or the community, and that reparations are therefore not necessary. Aperam also claims that paying the compensation would lead to losses and delays in the payment of workers' salaries. While the headquarters in Luxembourg announce record profits, in Brazil, the consequences of the illegal aldrin landfill will continue to be felt by the local population even after the removal of the contaminated deposits.

As a company under Luxembourg law and listed on the LuxSE, Aperam is bound by the binding LuxSE governance rules, the so-called X Principles.<sup>12</sup> According to these, companies must define and disclose their policies on social and environmental responsibility. In addition to this binding principle, it is recommended that companies integrate CSR aspects into their strategy and consider non-financial risks, in particular social and environmental risks. The underlying concept of sustainability is not clearly defined in the governance document, and there is no reference to human rights. LuxSE claims

to monitor the application of these governance rules, but this monitoring remains without consequences.

As of today, Luxembourg companies and financial institutions which are linked to human rights violations cannot be held accountable on the basis of existing national legislation. Also, the Luxembourg government and its regulatory institutions have no real oversight of the respect of human rights in the financial decisions and investment policies of private companies of the financial centre. As became clear not least in the context of the OpenLux investigations, Luxembourg is insufficiently equipped to ensure effective control over the financial flows it handles, as its regulatory bodies, like the Commission de Surveillance du Secteur Financier (CSSF), may have an adequate size for the country, but not for the financial centre.

What we need therefore is binding legislation on human rights due diligence that includes the financial sector. And if the financial centre wants to be considered as a leader in sustainability, it is essential that public and private actors broaden their understanding of sustainability to include social and human rights aspects and assume their responsibility to protect human rights.

#### Sources

<sup>1</sup> This article is based on the findings of the ASTM study "Luxembourg's Financial Centre and its Human Rights Policies" released in February 2022

<sup>2</sup> [www.luxembourgforfinance.com](http://www.luxembourgforfinance.com), [www.alfi.lu](http://www.alfi.lu)

<sup>3</sup> [www.gsi-alliance.org](http://www.gsi-alliance.org)

<sup>4</sup> [www.eisfinanzplaz.lu](http://www.eisfinanzplaz.lu)

<sup>5</sup> [www.ohchr.org/documents/publications/guidingprinciplesbusinesshr\\_en.pdf](http://www.ohchr.org/documents/publications/guidingprinciplesbusinesshr_en.pdf)

<sup>6</sup> [www.ohchr.org/Documents/Issues/Business/InterpretationGuidingPrinciples.pdf](http://www.ohchr.org/Documents/Issues/Business/InterpretationGuidingPrinciples.pdf)

<sup>7</sup> [www.ohchr.org/Documents/Issues/Business/LetterOECD.pdf](http://www.ohchr.org/Documents/Issues/Business/LetterOECD.pdf)

<sup>8</sup> <https://www.abbl.lu/content/uploads/2017/06/Code-of-Conduct.pdf>

<sup>9</sup> Institut National pour le Développement durable et la Responsabilité sociale des entreprises

<sup>10</sup> <https://indr.lu/fr/lancement-du-pacte-national-entreprises-et-droits-de-lhomme/>

<sup>11</sup> [www.hrw.org/report/2021/04/19/break-their-lineage-break-their-roots/chinas-crimes-against-humanity-targeting](http://www.hrw.org/report/2021/04/19/break-their-lineage-break-their-roots/chinas-crimes-against-humanity-targeting)

<sup>12</sup> [www.bourse.lu/documents/legislation-GOVERNANCE-ten\\_principles-EN.pdf](http://www.bourse.lu/documents/legislation-GOVERNANCE-ten_principles-EN.pdf)

## Qu'est devenu le rêve du COVAX ?



Alena Ivanova, Global Justice UK

**Le 15 janvier 2022, le COVAX a franchi une étape clé - son premier milliard de vaccins livrés.<sup>1</sup> Cependant, l'occasion a laissé un goût amer aux militants et experts de l'accès aux médicaments. Qu'est-il advenu des nobles objectifs du COVAX et son échec était-il garanti dès le départ ?**

Le monde a entamé l'année 2020 avec le premier cluster du nouveau virus SARS-CoV-2 officiellement signalé à Wuhan, en Chine. Il est peu probable que les mots « voyager moins », « voir moins souvent sa famille et ses amis » et « se laver constamment les mains » aient figuré sur l'une de nos listes de résolutions pour 2020, et pourtant, ces mots allaient bientôt devenir la nouvelle réalité de nos vies. La situation s'est rapidement aggravée, d'une manière que les experts avaient peut-être prédite, mais que le grand public ne connaissait que des scénarios catastrophes des productions hollywoodiennes. Le 11 mars 2020, la situation est devenue officielle : l'Organisation mondiale de la santé a déclaré une pandémie.

Au cours de cette première année, plus de 85 millions de cas<sup>2</sup> et jusqu'à 3 millions de décès<sup>3</sup> ont été attribués au nouveau virus dans le monde, mais en décembre, un effort scientifique extraordinaire a permis de produire plusieurs vaccins prometteurs. Pfizer-BioNTech (COMIRNATY) a reçu une autorisation d'urgence pour son utilisation au Royaume-Uni,<sup>4</sup> ouvrant la voie au déploiement le plus rapide d'un programme de vaccination à l'échelle mondiale - et marquant l'ascension de cette société pour dominer le marché des vaccins au cours des 12 mois suivants.<sup>5</sup> Mais l'histoire du développement et du déploiement du vaccin Covid-19 montre à la fois le meilleur et le pire de notre époque en termes de coopération

internationale, de réponse institutionnelle et bien sûr d'équité.

Au moment de la rédaction de cet article (19 janvier 2022), moins de 6 % de la population des pays à faible revenu (selon les groupes de revenu de la Banque mondiale) est entièrement vaccinée.<sup>6</sup> Seuls cinq pays africains ont atteint l'objectif fixé par l'OMS de vacciner au moins 40 % de leur population jusqu'à fin 2021.<sup>7</sup> Les vaccins ne sont pas la solution, mais la vaccination l'est, et l'inégalité d'accès aura des conséquences durables. Plus de 160 millions de personnes supplémen-

taires vivent aujourd'hui dans la pauvreté par rapport à il y a deux ans.<sup>8</sup>

Il est donc crucial d'examiner les stratégies et les décisions adoptées par la communauté internationale pour tenter de lutter contre la Covid-19. L'expérience des crises de santé publique précédentes a permis de tirer des leçons, mais le COVAX a-t-il montré que nous les avons apprises ?

### Qu'est-ce que le COVAX ?

En avril 2020, l'Organisation mondiale de la santé a lancé un dispositif pour accélérer l'accès aux outils de lutte contre la Covid-19 (Accélérateur ACT), un partenariat multipartite qui repose sur quatre piliers : les tests, les traitements, les vaccins et le renforcement des systèmes de santé. Le COVAX, le pilier « vaccins », est organisé par la Coalition pour les innovations en matière de préparation aux épidémies (CEPI), l'Alliance Gavi et l'OMS.<sup>9</sup> La Fondation Gates est l'un des principaux bailleurs de fonds de l'OMS et a participé activement à la création de la CEPI et de Gavi.



Protestation au G7, Global Justice Now, port de Falmouth, Cornwall.

© Global Justice Now

*Initialement, le COVAX était censé fournir 2 milliards de vaccins dans le monde entier avant la fin de 2021, mais cet objectif a été ramené à 1,2 milliard en décembre 2021. Ce n'est que le 15 janvier 2022, soit deux ans après le début de la pandémie, que le COVAX a livré sa milliardième dose.*

Le mécanisme d'approvisionnement COVAX, géré par Gavi, est notamment chargé d'assurer un accès équitable aux vaccins Covid-19 dans tous les pays, quel que soit leur niveau de revenu. Le mécanisme vise à mettre en commun le financement, les ressources, l'approvisionnement et la livraison, avec 92 pays à revenu faible ou intermédiaire recevant des doses gratuitement et 76 pays

autofinancés ou « investisseurs » payant au prix coûtant.<sup>10</sup> Initialement, le COVAX était censé fournir 2 milliards de vaccins dans le monde entier avant la fin de 2021, mais cet objectif a été ramené à 1,2 milliard en décembre 2021. Ce n'est que le 15 janvier 2022, soit deux ans après le début de la pandémie, que le COVAX a livré sa milliardième dose.

### **Les choses ont-elles mal tourné, ou le COVAX était-il un concept défectueux dès le départ ?**

Il est important de commencer notre analyse en établissant une compréhension commune du principe clé qui sous-tend la création du COVAX : Garantir un accès équitable aux populations les plus vulnérables dans toutes les nations, quel que soit leur niveau de revenu. Le fait que les nations du monde n'allaient pas toutes avoir le même accès aux vaccins et aux traitements vitaux de la COVID-19,

était clairement un problème qu'il fallait résoudre. L'histoire raconte que le Dr Berkeley, PDG de Gavi, et le Dr Hatchett, PDG de la CEPI, ont eu l'idée du concept du COVAX lors de conversations en janvier 2020, avant même que le besoin de vaccins ne soit évident.<sup>11</sup> Cependant, le cercle d'influence autosélectionné qui a créé le COVAX a eu un impact sur ses performances décevantes. Malgré sa vision d'un mécanisme mondial, l'OMS n'a pas développé un processus de prise de décision dirigé par les gouvernements. Les 92 participants financés par le COVAX ou leurs organes représentatifs régionaux n'ont pas non plus été invités à participer au processus de conception. Cela a conduit à un système à deux niveaux, invalidant les ambitions unificatrices du programme.

Si les pays à faible revenu et la société civile n'ont pas eu de siège à la table, les pays à revenu élevé ont eu beaucoup à dire sur les propositions initiales. Sous l'influence du Royaume-Uni, par exemple, les pays « investisseurs » ont reçu le droit de choisir les vaccins qu'ils souhaitaient demander via le mécanisme en échange d'un coût initial plus élevé - une option qui n'était pas offerte aux AMC. En



Protestation « Briser les monopoles du vaccin » au G7, projection par Global Justice Now, Cornwall.

© Global Justice Now

outre, les pays riches pouvaient utiliser le COVAX pour 10 à 50 % de leur population, alors que les pays financés n'avaient que l'option de 20 %.<sup>12</sup>

Les pratiques non représentatives mises en place au cours de la phase de conception se traduiraient alors naturellement par une structure de gouvernance opaque et complexe, sans aucun moyen formel de rendre des comptes.<sup>13</sup> La plupart des pouvoirs de décision sont centrés au sein de structures existantes de Gavi, qui ne représentent pas tous les pays inclus dans le programme du COVAX. En même temps, Gavi n'avait tout simplement pas l'expérience de la collaboration avec les pays à revenu élevé et les sociétés pharmaceutiques, ce qui limitait d'autant plus sa capacité à résister ou du moins à tenir compte et à planifier leurs agendas distincts.<sup>14</sup> Le décor était planté.

### **Une crise sans précédent exige des solutions sans précédent - pour autant qu'elles s'inscrivent dans le cadre du statu quo**

Gavi dispose néanmoins d'une expertise dans le modèle de la garantie de marché (AMC), mais son expérience passée aurait dû lui faire prendre conscience qu'il ne fallait pas s'y fier.<sup>15</sup> Le recours notamment au partenariat public-privé est profondément problématique car il suppose la coopération des entreprises pharmaceutiques sans proposer d'engagements en matière de prix ou de transparence. Il n'est pas étonnant que ce modèle ait la préférence des pays à revenu élevé et des entreprises, car il ne remet pas fondamentalement en cause leur mode de fonctionnement, mais renforce les incitations du marché.

Ces derniers mois, la condamnation de l'accaparement de doses par les pays riches et du fait que les fabricants de

vaccins ne donnent pas la priorité aux contrats COVAX s'est intensifiée.<sup>16</sup> Pourtant, le défi d'une pandémie a toujours été que la demande mondiale dépasse l'offre, et non que les entreprises pharmaceutiques ne soient pas incitées par le marché. Il est fondamentalement illogique de laisser les pays à haut revenu et une poignée d'organismes consultatifs et philanthropiques fixer les règles, puis de n'imposer aucune condition aux entreprises pharmaceutiques - et de s'attendre à un résultat différent.

Dans le cadre d'un modèle PPP, les entreprises pharmaceutiques sont un décideur clé. C'est à elles qu'il revient de conclure des contrats et d'étendre la production ou de signer des accords de licence. La participation de la Fondation Gates, par exemple, a permis de s'assurer que le COVAX et C-TAP<sup>17</sup> (la plateforme de partage des connaissances de l'OMS à laquelle aucun fabricant de vaccins n'a participé) restent séparés, sans tentative d'utiliser le pouvoir d'achat du COVAX comme levier pour la participation à C-TAP. Le financement Accélérateur ACT pour la recherche et le développement ne stipule pas d'engagements en matière d'effet de levier et d'accès.<sup>18</sup>

Gavi semble délibérément insensible à d'autres appels qui pourraient également élargir l'approvisionnement - ils n'ont pas répondu à la proposition de l'OMC de déroger aux règles de propriété intellectuelle sur les vaccins et les produits thérapeutiques Covid-19 (ce qu'on appelle la dérogation aux ADPIC), malgré le soutien écrasant à l'initiative de pays pour lesquels elle a mis en place son mécanisme de soutien. Une mise en commun d'approvisionnements diversifiés aurait dû être une priorité pour l'initiative, surtout après la perturbation majeure causée par l'épidémie de Covid-19 au printemps 2021 en Inde. Cette situation a conduit le Serum Institute (SI) à geler les exportations de son vaccin AstraZeneca en mars,<sup>19</sup> portant le plus grand coup au COVAX cette année-là. Pourtant, la décision de s'appuyer massivement sur le SI pour l'approvisionnement n'était pas un accident,<sup>20</sup> mais faisait suite à un conseil de la Fondation Gates.

### **Résultats sur le terrain**

Il convient de souligner que l'échec du COVAX ne concerne pas seulement le milliard de vaccins manquants qui faisaient partie de cet objectif initial de 2021, bien que chaque vaccin manquant représente une personne dont la santé est ainsi compromise. En s'efforçant de se conformer aux règles du marché, le COVAX a même déçu ses bailleurs de fonds participants. Les livraisons aux AMC et aux pays autofinancés ont été tardives, mal communiquées et chaotiques.<sup>21</sup> La plupart des gouvernements participants n'ont donc pas été en mesure de mettre en œuvre des programmes de vaccination soigneusement planifiés et ont exercé une pression supplémentaire sur les rares ressources mobilisées sur le terrain pour la distribution des vaccins. Les retards et l'imprévisibilité alimentent l'hésitation à se faire vacciner et la désinformation en ligne, avertissent certains responsables.<sup>22</sup>

Les membres de l'Organisation panaméricaine de la santé (OPS) ont payé près de 202 millions de doses via COVAX en tant que pays autofinancés, mais seulement 93 millions d'entre elles ont été livrées au 23 janvier.<sup>23</sup> Pour l'instant, ces pays n'ont pas les moyens de payer et n'ont aucune garantie quant aux dates de livraison. Alors que le COVAX s'attendait à ce que les pays à haut revenu concluent des accords bilatéraux directement avec les entreprises pharmaceutiques, son incapacité à remplir ses obligations envers les pays de l'AMC et les pays autofinancés a créé un environnement dans lequel les pays n'ont eu d'autre choix que de chercher des alternatives. En d'autres termes, ils se retrouvent en concurrence les uns avec les autres, avec le COVAX \*et\* avec les pays à haut revenu, mais avec un délai plus important pour entrer sur le marché et, dans certains cas, à des coûts plus élevés.<sup>24</sup>

## La justice, pas la charité

Le sommet du G7 en Cornouailles a marqué un tournant pour les dirigeants mondiaux en matière d'accès équitable aux vaccins. Les promesses de dons de doses de vaccin visaient à détourner l'attention des grandes quantités que les pays riches s'étaient procurées par le biais d'accords bilatéraux. Le gouvernement britannique s'est engagé à faire don de 100 millions de doses d'ici à la mi-2022, alors qu'à cette date, il avait déjà acheté 500 millions de doses pour ses 67,2 millions d'habitants.<sup>25</sup> Les dates de péremption rapprochées et le manque de matériel de vaccination sont souvent cités comme des défis à relever pour le don de doses, mais le COVAX semble incapable de garantir le respect des normes minimales.<sup>26</sup>

Il est important de noter que, bien que les dons de doses soient une solution temporaire et non durable à la pénurie de vaccins, plus de 35 % de tous les vaccins COVAX ont été donnés.<sup>27</sup> Cette situation ne fait que renforcer un modèle dépassé selon lequel les pays riches partagent les « miettes de la table » avec les nations plus pauvres - exactement le contraire de ce que le COVAX voulait réaliser. Compte tenu des lacunes du processus d'approvisionnement et de sa dépendance à l'égard de la coopération des entreprises pharmaceutiques et des pays à revenu élevé, le programme COVAX a finalement fait trop confiance au marché pour résoudre ce qui revenait essentiellement à des déséquilibres de pouvoir institutionnels.

## Le COVAX doit-il être mis au rebut ?

Il existe un certain nombre d'améliorations urgentes et essentielles que le COVAX doit mettre en œuvre à l'avenir pour garantir que 2022 fournisse des vaccins vitaux aux personnes les plus vulnérables du monde. Des signes indiquent également que certaines de ces améliorations sont en cours, notamment

le fait de se concentrer sur les 25 nations les plus à risque et de hiérarchiser les besoins par rapport à l'objectif initial de couverture générale.<sup>28-29</sup> Ces évolutions sont les bienvenues dans la mesure où elles auront un impact matériel sur les citoyens qui recevront les vaccins dont ils ont tant besoin.

Mais nous risquons toujours de combattre les incendies dans le présent tout en renforçant davantage un modèle qui ne rend tout simplement pas justice à l'avenir. Si l'on ne tient pas compte de l'échec des PPP à obtenir des résultats en matière de santé publique qui renforcent les capacités, décentralisent l'accès aux ressources et créent des infrastructures autonomes sous contrôle public, il importe peu que le COVAX soit inscrit dans le futur traité international de préparation à la pandémie.<sup>30</sup>

Nous avons besoin de gouvernements et d'organismes internationaux qui soient transparents, responsables et représentatifs, et nous avons besoin qu'ils utilisent leur influence politique pour arracher à une poignée de sociétés pharmaceutiques le contrôle des médicaments, des traitements et des vaccins qui sauvent des vies, grâce à de solides programmes de transfert de connaissances. Des initiatives, telles que le centre ARNm de l'OMS en Afrique du Sud, vont dans une direction intéressante et, en fin de compte, plus responsabilisante. Toutes les voies juridiques et politiques doivent être explorées et suivies pour que ces vaccins - et ceux à venir - cessent d'être des marchandises privées refusées à ceux qui ne peuvent pas payer, mais deviennent au contraire des biens publics mondiaux disponibles gratuitement au moment où l'on en a besoin.

### Sources

<sup>1</sup> <https://www.reuters.com/world/global-vaccine-sharing-programme-reaches-milestone-1-billion-doses-2022-01-15/>

<sup>2</sup> <https://www.statista.com/statistics/1103040/cumulative-coronavirus-covid19-cases-number-worldwide-by-day/>

<sup>3</sup> <https://www.who.int/data/stories/the-true-death-toll-of-covid-19-estimating-global-excess-mortality>

<sup>4</sup> <https://www.technologyreview.com/2020/12/02/1012875/the-uk-has-granted-emergency-approval-for-pfizer-biontechs-covid-19-vaccine/>

<sup>5</sup> <https://reliefweb.int/report/world/pfizer-biontech-and-moderna-making-1000-profit-every-second-while-world-s-poorest>

<sup>6</sup> <https://covid19.who.int/table>

<sup>7</sup> <https://www.reuters.com/world/africa/only-5-african-countries-may-fully-vaccinate-40-population-by-year-end-who-2021-10-28/>

<sup>8</sup> <https://www.weforum.org/videos/160-million-more-people-are-in-poverty-today-than-before-the-pandemic>

<sup>9</sup> <https://www.gavi.org/vaccineswork/covax-explained>

<sup>10</sup> <https://researchbriefings.files.parliament.uk/documents/CBP-9240/CBP-9240.pdf>

<sup>11</sup> <https://time.com/6096172/covax-vaccines-what-went-wrong/>

<sup>12</sup> <https://www.keionline.org/33370>

<sup>13</sup> <https://www.statnews.com/2021/10/08/how-covax-failed-on-its-promise-to-vaccinate-the-world/>

<sup>14</sup> [https://msfaccess.org/sites/default/files/2020-06/MSF-AC\\_COVID-19\\_Gavi-COVAXFacility\\_briefing-document.pdf](https://msfaccess.org/sites/default/files/2020-06/MSF-AC_COVID-19_Gavi-COVAXFacility_briefing-document.pdf)

<sup>15</sup> <https://www.gavi.org/sites/default/files/document/pneumococcal-amc-outcomes-and-impact-evaluationpdf.pdf>

<sup>16</sup> <https://www.reuters.com/business/healthcare-pharmaceuticals/covax-scheme-needs-rules-prevent-vaccine-hoarding-who-advisor-2021-12-10/>

<sup>17</sup> <https://newrepublic.com/article/162000/bill-gates-impeded-global-access-covid-vaccines>

<sup>18</sup> <https://www.cgdev.org/blog/lessons-rd-and-manufacturing-investment-equitable-covid-19-and-pandemic-response>

<sup>19</sup> <https://www.ft.com/content/5349389c-8313-41e0-9a67-58274e24a019>

<sup>20</sup> <https://www.gavi.org/news/media-room/100-million-covid-19-vaccine-doses-available-low-and-middle-income-countries-2021>

<sup>21</sup> <https://www.statnews.com/2021/10/08/how-covax-failed-on-its-promise-to-vaccinate-the-world/>

<sup>22</sup> <https://qz.com/2071543/why-the-covax-vaccine-program-failed/>

<sup>23</sup> <https://app.powerbi.com/view?r=eyJrIjoiaWJhZDZDAXMmEYtUjNC00M2I0LWE5MjUyWQZzZGQxNDc4OThhIiwidCI6ImU2MTBINzljLTJlYzAtNGUwZi04YTE0LTFINGIxMDE1MTlMNYtSlmMiOjR9>

<sup>24</sup> <https://www.politico.eu/article/millions-europe-donated-coronavirus-vaccines-arrival-blame/>

<sup>25</sup> <https://www.globaljustice.org.uk/news/g7-vaccine-donations-will-cover-just-11-of-worlds-unvaccinated-population/>

<sup>26</sup> <https://www.results.org.uk/blog/parliament-debates-how-ensure-equitable-access-vaccines>

<sup>27</sup> <https://msfaccess.org/covax-broken-promise-world>

<sup>28</sup> <https://msfaccess.org/covax-broken-promise-world>

<sup>29</sup> <https://www.reuters.com/business/healthcare-pharmaceuticals/first-covax-send-covid-shots-only-least-covered-nations-2021-10-01/>

<sup>30</sup> <https://www.who.int/news/item/01-12-2021-world-health-assembly-agrees-to-launch-process-to-develop-historic-global-agreement-on-pandemic-prevention-preparedness-and-response>

# «Le développement du Sud est à la fois perçu comme une solution et une menace»



5 questions à François Polet, entretien mené par l'ASTM

Les 22 et 23 novembre, les membres, bénévoles et permanents de l'ASTM se sont réunis lors d'un premier atelier pour définir/redéfinir le cadre stratégique de l'association. Dans ce contexte, M. François Polet, chercheur au CETRI, a présenté l'exposé « La coopération au développement dans le contexte contemporain mondial: évolutions, enjeux et questionnements » pour élargir l'horizon de nos réflexions. L'interview suivante vise à élargir les réflexions dans le cadre du dossier « entreprises et coopération au développement ».

## Quels sont les principaux phénomènes que nous observons dans l'évolution de la coopération au développement ?

Quatre évolutions mondiales structurantes concourent au renouvellement des enjeux de la coopération au développement. La première est la crise environnementale, en particulier dans ses volets réchauffement climatique et effondrement de la biodiversité. Il est établi que ses conséquences sont autrement plus graves dans les pays du Sud que dans les pays du Nord, quand bien même les pays industrialisés ont contribué plus que proportionnellement à la dégradation écologique. Pour le dire autrement, on réalise progressivement que les modes de production et consommation à l'origine de la société d'abondance aux États-Unis et en Europe ont sapé les conditions de possibilité d'une vie décente pour des millions de personnes en Afrique, en Asie et, dans une moindre mesure, en Amérique latine. D'où l'importance, pour nombre de

gouvernements du Sud, du principe des « responsabilités communes mais différenciées et des capacités respectives » à l'heure de négocier la répartition des coûts et des efforts de l'ajustement environnemental mondial.

La deuxième évolution marquante est celle du déclin de l'hégémonie occidentale sur les affaires du monde, qui s'accélère depuis la crise financière de 2008. Ce déclin est d'abord le résultat de l'essor économique des pays émergents, à commencer par la Chine, et du basculement du centre de l'économie mondiale vers l'Asie de l'Est. Ce poids commercial grandissant s'accompagne d'une montée en puissance géopolitique des Suds, qui se manifeste d'une part par une influence grandissante dans les enceintes internationales traditionnellement dominées par les Occidentaux – capacité de coordination à l'OMC, cooptation des émergents dans un G20 à côté du G7, réforme du FMI et de la Banque mondiale accordant plus de votes aux pays émergents –, d'autre part par la mise en place d'un embryon d'architecture internationale alternative, avec la Nouvelle banque de développement et une sorte de fonds monétaire des BRICS. Cette multipolarisation du monde se traduit par une croissance des rapports économiques entre émergents et pays pauvres, qui affaiblit l'influence de la coopération traditionnelle (celle des pays de l'OCDE).

La grande récession de 2008-2011 a aussi entraîné une mise en cause sans précédent du capitalisme néolibéral, dont la



François Polet est sociologue, chargé de rédaction, recherche et formation au Centre Tricontinental (CETRI), un centre d'étude, de publication et de formation sur le développement, les rapports Nord-Sud et les enjeux de la mondialisation en Afrique, en Asie et en Amérique latine.

légitimité était entamée depuis la crise asiatique de 1997-1998, et l'essor de l'altermondialisme. Les défaillances manifestes du libre marché ont signé le retour en force, sur le plan des idées, de l'État « stratège », interventionniste, « développementaliste ». Par ailleurs, l'effet combiné des plans de relance post-2008, de la crise écologique et des ruptures des chaînes d'approvisionnement dans le contexte de la pandémie ont contribué à un début de démondialisation. Pour autant, d'un autre côté, les réponses internationales à la crise de 2008 n'ont pas débouché sur une réforme du système financier international digne de ce nom. Le pouvoir des fonds spéculatifs, des paradis fiscaux et autres agences de notation est à peine entamé, tandis que l'austérité demeure l'horizon indépassable des institutions internationales, malgré l'approfondissement historique des inégalités. Concomitamment, le capitalisme s'adapte aux crises : il a trouvé dans l'économie numérique et l'économie verte deux nouvelles frontières, qui font peser des menaces inédites sur l'ensemble des sphères de la vie collective.

Dernière tendance, produite en partie par les deux précédentes, la normalisation de la gouvernamentalité autoritaire. Trente ans après les transitions démocratiques de l'après-guerre froide, dix ans après l'immense espoir suscité par les printemps arabes, force est de constater que la libéralisation politique n'est pas un processus linéaire et universel. Les régimes nationaux-populistes des Trump, Modi (Inde), Bolsonaro (Brésil) ou Duterte (Philippines) en sont des manifestations évidentes. De même que les restaurations autoritaires dans l'ensemble des pays ayant connu des révolutions au sein du monde arabe, avec les exemples récents de la Tunisie, de l'Algérie et du Soudan. Ou les manipulations constitutionnelles pour la survie au pouvoir de dirigeants prédateurs en Afrique subsaharienne. Cette régression n'est pas irréversible. Elle reflète surtout la fragilité des réformes institutionnelles dictées par l'intégration des normes internationales libérales plutôt que par l'objectif d'une meilleure représentation des intérêts populaires et ruraux. L'activisme diplomatique de la Russie et de la Chine, tourné vers la promotion d'un modèle de démocratie illibérale, n'y est pas non plus pour rien.

*L'espace intellectuel et politique occidental est le théâtre de la montée en force de deux courants de pensée longtemps demeurés marginaux – la critique antiproductiviste et la critique décoloniale –, qui mettent en cause la légitimité même de l'idée de développement.*

**Pouvez-vous décrire les principales critiques du développement aujourd'hui? Quel est leur rapport avec le secteur privé et le profit ?**

Dans le contexte que nous venons d'esquisser, l'espace intellectuel et politique occidental est le théâtre de la montée en force de deux courants de pensée longtemps demeurés marginaux – la critique antiproductiviste et la critique décoloniale –, qui mettent en cause la légitimité même de l'idée de développement. La critique antiproductiviste, autre nom de la décroissance, voit dans la notion de développement une volonté d'étendre au reste du monde le règne de la croissance et de la marchandise, destructeur de l'environnement et du lien social. Ce courant, qui évolue notamment sous le label de « l'après-développement », privilégie des expériences locales autonomes tournées vers des formes d'épanouissement collectif déconnectées de l'objectif d'accumulation matérielle. De son côté, la critique décoloniale estime que le développement est un néocolonialisme, qu'il permet aux ex-métropoles de conserver un accès aux ressources et marchés des ex-colonies, qu'il est le nouvel habit de la « mission civilisatrice » d'hier, qu'il vise à remodeler le « reste » sur les normes de la modernité occidentale, qu'il écrase ou marginalise les identités locales. Le double contexte de crise écologique et de déclin relatif de l'Occident donnent une résonance particulière à ces deux discours.

Cette double critique émergente n'empêche néanmoins pas la coopération « réellement existante » d'être de plus en plus soumise aux impératifs de la gestion néolibérale des choses, comme l'a récemment démontré Justine Contor à propos des ONG belges, dans une thèse défendue à l'Université de Liège au titre évocateur – Chorégraphies néolibérales. La disciplinarisation des ONG de développement. Une dimension de cette « néolibéralisation » de la coopération publique est la place de plus en plus importante accordée au secteur privé en tant que promoteur de développement. Secteur privé local, mais aussi secteur privé des pays donateurs, qui est invité à apporter des ressources financières

(en complément des fonds publics), mais qui est aussi et surtout considéré comme pourvoyeur de savoir-faire en matière de business et d'allocation rationnelle des ressources. Dans sa version la plus radicale, cette approche réduit le développement au renforcement du secteur privé et la coopération au rôle d'intermédiation entre secteurs privés d'ici et de là, soit une vision économiciste de la coopération qui est à l'exact opposé de la vision de l'après-développement.

*Le développement du Sud est à la fois perçu comme une solution pour réduire les flux migratoires vers l'Europe et comme une menace, car les pays tropicaux sont de plus en plus envisagés comme des réserves de biodiversité et de carbone et que, « s'ils se mettent à consommer comme nous, il faudra au moins trois planètes ».*

**En parallèle des crises qui se chevauchent, vous mentionnez une peur croissante dans le Nord, la peur de la migration et la peur des conséquences du « développement » du Sud global. Pouvez-vous nous en dire plus ?**

Durant l'âge « humanitaire » des années 1980 et 1990, le Sud a fait l'objet d'un cadrage moral invitant à se mobiliser dans l'urgence pour porter secours à des populations « victimes » de guerre, de dictatures et de famine. Avec les années 2000, le regard change : d'une part, la pauvreté et le délabrement des États au Sud deviennent synonymes de foyers de risques globaux – terrorisme, migration, pandémie, criminalité – ; d'autre part, l'essor concomitant des émergents est de plus en plus considéré comme une source de



concurrence économique (les délocalisations) et de dépassement des capacités biophysiques de la terre. On constate dès lors l'existence d'un double regard anxigène passablement contradictoire sur l'enjeu du développement, qui s'enracine dans les angoisses existentielles de l'Occident. Le développement du Sud est à la fois perçu comme une solution pour réduire les flux migratoires vers l'Europe et comme une menace, car les pays tropicaux sont de plus en plus envisagés comme des réserves de biodiversité et de carbone et que, « s'ils se mettent à consommer comme nous, il faudra au moins trois planètes ».

En réalité, d'une part le développement est plutôt un facteur de migration que de fixation des populations jusqu'à un certain niveau de revenu par habitant, d'autre part l'amélioration des conditions de vie des populations est tout à fait compatible avec une trajectoire environnementale globale viable, dès lors que nous (le Nord) réduisons rapidement et drastiquement notre propre empreinte environnementale et que les transferts (Nord-Sud et Sud-Sud) de ressources et de technologies permettent aux habitants des pays pauvres d'atteindre des niveaux de vie décents sans augmenter dans les mêmes proportions leur impact sur le milieu.

**Vous avez mentionné que ces craintes incluent les aspirations du Sud global au confort matériel et à la richesse, qui auraient un impact négatif sur la planète. Ces aspirations sont-elles inhérentes à toutes les sociétés ? D'où viennent-elles ?**

Question complexe que celle-ci. Les réponses sont certainement à chercher dans l'histoire de la domination culturelle et politique de l'Occident sur le reste du monde. Bien avant les indépendances, le train de vie des colons a servi de modèle aux élites indigènes dans les ex-colonies. Se rapprocher de ce train de vie, ne fût-ce qu'un peu, c'était partager symboliquement la puissance du blanc. De ce point de vue, l'indépendance n'a pas constitué une rupture, mais un moment d'accélération, qui a permis aux groupes ayant intégré l'appareil d'État

d'accéder à la consommation à l'occidentale, notamment durant les années de croissance 1960-1970. Ces élites urbaines sont elles-mêmes devenues des modèles pour le reste de la société. Les phénomènes de migration interne (exode urbain) et internationale et l'élargissement de l'accès à la télévision, puis dernièrement à Internet et aux réseaux sociaux, ont amplifié la diffusion des images de consommation comme marqueur de réussite sociale, jusque dans les coins les plus reculés des campagnes.

Il faut néanmoins souligner deux aspects qui nuancent quelque peu ce processus d'imitation. D'une part, si l'on prend le continent africain, la capacité à accumuler des ressources était une source de prestige avant même l'arrivée de l'Européen. Car le détenteur de ressources pouvait prendre en charge de nombreuses personnes, avait de nombreux dépendants, signe de puissance sociale. Aujourd'hui encore, arborer sa capacité de consommation matérielle, c'est dans le même temps gagner en prestige et s'exposer aux pressions sociales de la famille (très) élargie pour qu'il y ait redistribution. D'autre part, force est de constater que cette volonté de s'aligner sur le train de vie occidental ne va pas nécessairement de pair avec une adhésion aux valeurs sociétales occidentales, notamment tout ce qui tourne autour des libertés individuelles, loin s'en faut. Pour paraphraser le politologue Guy Hermet, c'est la révolution du mode de vie pratique et non celle des droits qui revêt la priorité pour les habitants des pays émergents. Conservatisme et consumérisme ne sont pas incompatibles.

**Pouvez-vous expliquer la notion d'investissement public mondial et en quoi elle diffère de la notion classique d'aide au développement ? Comment la notion d'investissement public mondial se rapporte-t-elle au secteur privé ?**

L'investissement public global est une notion avancée par Jonathan Glennie, un chercheur ayant une longue trajectoire dans les grosses ONG britanniques.<sup>1</sup> Elle consiste à considérer les transferts de ressources des pays riches vers les pays pauvres non plus comme des « dons »,

ou même de la solidarité, mais comme un investissement nécessaire au financement d'un certain nombre de biens publics mondiaux sans lesquels la planète ne sera plus viable. Dans un monde interdépendant, des déséquilibres environnementaux, mais également sanitaires, financiers, sociaux, sécuritaires... à un endroit du globe ont des retombées plus ou moins graves sur l'ensemble des régions. Il devient donc de l'intérêt bien compris des pays riches de financer ces biens publics mondiaux.

L'idée est que l'ensemble des pays contribuent en fonction de leurs moyens et bénéficient en fonction de leurs besoins, en tant qu'ayants-droit et non plus en tant que pays « aidés » dépendant de la bonne volonté du pays donateur. Et pour que les plus gros investisseurs ne dictent pas les priorités en matière de bien public mondial, ce qui reviendrait à reproduire le fonctionnement de la Banque mondiale ou du FMI, il faudrait que le fléchage de ces investissements internationaux obéisse à des règles définies par l'ensemble des pays – petits et grands contributeurs – sur un pied d'égalité. Et, cela va de soi, que les éventuels contributeurs privés n'aient pas droit au chapitre (comme la Fondation Gates aujourd'hui au sein de l'OMS). Cette forme de gestion de la mondialisation est en germe dans certaines organisations onusiennes. L'enjeu de l'accès aux vaccins contre le covid a malheureusement montré qu'à ce stade, la logique des biens publics mondiaux ne dépasse pas le registre des discours lorsque les pressions politiques nationales et commerciales s'accroissent.

#### Référence

<sup>1</sup> Glennie J. (2020), *The Future of Aid. Global Public Investment*, Londres, Routledge.

# The Conferences of the Parties – a brief history of suppression



Birgit Engel, Coordinatrice Klima Bündnis Luxembourg

**R**ather than raising binding commitments to cut greenhouse gas emissions to a new and higher level, COP26 increased the massive inequality gap between the countries of the Global North and South.

According to an assessment made by the Indian Center for Science and Environment (CSE) of the eight topics on the Glasgow agenda - climate justice, dealing with China, net zero targets, climate finance, market mechanisms and nature-based solutions, loss and damage, the adaptation goal and the issue of coal - two failed completely, in the case of four the status quo was maintained and in only two cases was slight progress made.

CSE Director-General Sunita Narain said: "The Pact's fundamental and fatal flaw is in the very first page, where it says, rather dismissively, that "it notes the importance for some of the concept of climate justice". We cannot erase the fact that certain countries - the United States, European Union-27, the United Kingdom, Canada, Australia, Japan and Russia and joined now by China - have consumed roughly 70 per cent of the carbon budget, the space in the atmosphere that is available to keep the world below the 1.5°C temperature rise. The challenge is that the world has run out of carbon budget, but some 70 per cent of the world's people still need the right to development."<sup>1</sup>

## False agendas, false solutions

But how did it happen that some of the mission - critical topics to be addressed

with regard to the climate crisis never made it to the agenda of the negotiations until COP26?

"Never underestimate the power of the human mind to rationalize its way out of reality," Anthony Leiserowitz, director of the Yale Program on Climate Change Communication, said in an interview with CNN.<sup>2</sup>

Take, for instance, the Global Methane Pledge, signed by 105 countries in Glasgow, which was the outcome of the first event ever dedicated to methane in the context of a COP. National cuts of at least 30% by 2030 would mean a 40% cut in global methane emissions - a big step forward - but it is non-binding for the signatories. And the three biggest emitters - China, Russia and India - did not even sign the pledge.

Despite the fact that loss and damage (L & D) caused by climate change is already a reality in the Global South, the issue was not to be found on COP26's official agenda, nor has the question of ensuring compensation for those who have already lost their livelihoods due to the consequences of climate change been scheduled for coming COPs. Establishing a dialogue on loss and damage finance between stakeholders, relevant organisations and parties "to support efforts to avert, minimise and address loss and damage associated with climate change" was the meagre outcome of COP26 on loss and damage. And where is the space for indigenous movements, grassroots organisations and civil society in this dialogue?

Just like the adaptation goal, the topic has been moved to a work programme

beyond COP - it is difficult to find a formulation that says less. The two pledges made by Scotland and the Walloon regional government of Belgium to compensate developing countries for the damage and losses caused by climate change have recently been topped up by five philanthropies and Denmark. Denmark's Minister for Development recently confirmed that his government intends to increase funds to L&D, but the amount is not yet known. However what already seems to be clear is that the funds will not be "new and additional". They will be taken from Denmark's already allocated adaptation funds, including a contribution to the Santiago Network and calling for innovative sources of financing for L&D in the Glasgow Dialogue. Neither the EU nor the global community show serious intentions of supporting the long overdue demand of vulnerable countries to set up a fund to finance loss and damage and to deliver on their commitments.

## Significant conflicts of interest

And then there is the fact that the term "fossil energies" made its way for the first time ever into a final COP declaration. The legitimacy of COP26 is compromised not only by the unequal access of representatives from the South, but also by the significant conflicts of interest among participants that threaten to undermine climate action. For years, greenhouse gas producers have spent billions of dollars lobbying against climate action, watering down climate policy and preventing meaningful progress. With over 500 representatives accredited, the number of oil and gas industry lobbyists in Glasgow was more extensive than the largest national delegation. Representatives of the same corporations were present in several official delegations in order to secure their own economic interests in global climate policy. Transparency International already publicised bilateral meetings of UK ministers with major fossil fuel companies in the run-up to the COP, who later participated in the climate negotiations.



© USGS, Unsplash

And “despite COP26 being deeply exclusive toward frontline communities, Indigenous peoples, women, and youth attended in full force, organizing for climate justice and against the fossil fuel industry’s corporate greenwash that dominated COP26.”<sup>3</sup>

### **It’s not a polar bear problem**

Like most humans, we are literally paying the price for our own poor evaluation of climate risk and taking preventive care to avoid the worst.

Even from an economic point of view, deliberately ignoring our climate change-promoting lifestyles no longer makes sense: the US alone has had to pay \$750 billion in the last five years to pay for damage caused by natural disasters, more than the ten-year Build Back Better package for renewable energy. This would

have almost halved US carbon emissions by 2030.<sup>4</sup>

“You protect what is sustainable and important to you and your future”. Indigenous People’s Movements all over the world have been giving us this lesson throughout the CoP history. Why is it so difficult for us to listen?

Gaurab Basu, a physician and instructor at Harvard Medical School’s Department of Global Health and Social Medicine, proposes to describe the climate crisis in terms of health and equity to make people understand how significant the risk is:

“The truth is that greenhouse gas emissions are abstract, and can be perceived as not impacting people’s day-to-day lives and the people that they love,” Basu told CNN. “And so I think that our job here is to translate the science and the research and make it real for people and the things and people that they love.”<sup>5</sup>

This is also the idea behind the educational video project #weCANconnect, that Climate Action Network Europe initiated during COP26. A group of young participants met a group of experienced negotiators in different role-plays to exchange views, hopes and fears with regard to the climate negotiations. This project is meant to be a hope-based communication tool to make awareness raising more powerful.

It is obviously very important to select information that is decisive for our future but humans are not able to process whatever comes to their mind, as Lisa Robinson, deputy director of Harvard University’s Center for Health Decision Science, explained in an interview with CNN: “No matter how smart we are, how well-educated we are, we all have limits to how much information we can process. We each make like a gazillion decisions every single day. If we have to think hard about every single one of them, we wouldn’t survive” And Washington-based psychiatrist Lise Van Suste-

ren added “When reality is distressing, our brains are wired to defend ourselves from knowing the truth. On the flip side, we have an “optimism bias” that favors pleasing information, and we tend to engage the parts of our brain that reward us”<sup>6</sup>

Aaron Bernstein, director of the Center for Climate, Health, and the Global Environment at Harvard T.H. Chan School of Public Health, sums it up in a way even children would understand: “The challenge is we continue to make the mistake of talking about climate change as a polar bear problem and not a people problem”.<sup>7</sup> But according to him the climate crises needs to be connected to health, race, housing and local environment to make people understand it as a risk to themselves or their families.

## Decolonising climate policy

The final text of COP26 is a missed opportunity to decolonise climate policy and finally set the course for an economic system that no longer prioritises growth and extractivism. Climate justice is not a privilege of the Global North - it is high time to honour our climate debt and create a livelihood for all based on sustainability and equity.

Regulating carbon markets was supposed to help alleviate the climate burden as they must not provide a cheap and easy offset opportunity for corporations and governments. Instead, the lazy compromise agreed upon risks pushing temperatures up further instead of keeping them below +1.5°C. The United Nations Environment Programme and others have assessed that “even if the 2030 Nationally Determined Contributions (NDCs) are achieved, the world will still be on track for 2.4°C warming”.<sup>8</sup>

As long as the Common but Differentiated Responsibilities (CBDR) continue to ask poor countries with minuscule per capita carbon footprints to constrain their development in trying to abide by the Paris Agreement, the Global North is still far from understanding the basic principles of democracy and sustainable development, no matter how many COPs will follow.

The announcement that COP27 is to be held in Sharm El Sheikh in Egypt is just one more in the long series of appalling decisions that clearly reflect the disregard of fundamental social and ecological criteria and UNFCCC’s capitulating towards lobbyists. But COP26 has shown one thing: to underestimate the determination of oppressed and climate-stricken people is a major mistake and it won’t take until COP27 until this becomes obvious.

### Sources

<sup>1</sup> <https://www.downtoearth.org/in/news/climate-change/what-happened-at-cop26-a-complete-report-card-80208>

<sup>2</sup> <https://edition.cnn.com/2022/01/23/us/climate-risk-communication-psychology/index.html>

<sup>3</sup> <https://amazonwatch.org/news/2021/1116-cop26-agreement-fails-to-address-climate-emergency-take-necessary-steps-to-protect-amazon-and-respect-indigenous-peoples-rights>

<sup>4</sup> <https://edition.cnn.com/2022/01/23/us/climate-risk-communication-psychology/index.html>

<sup>5</sup> <https://edition.cnn.com/2022/01/23/us/climate-risk-communication-psychology/index.html>

<sup>6</sup> <https://edition.cnn.com/2022/01/23/us/climate-risk-communication-psychology/index.html>

<sup>7</sup> <https://edition.cnn.com/2022/01/23/us/climate-risk-communication-psychology/index.html>

Cover Story COP26: What the Glasgow Climate Pact means for the rapidly warming planet and its people. - in: Down to Earth 16-30 November 2021, p. 28-37

Cover story COP26: Deal with it. - in: Down to Earth 16-30 November 2021, p. 38-44



© Amazon watch

With COP 26 having been deeply exclusive towards frontline communities, a group of Indigenous Amazonian women defenders demonstrated outside the venue.

# Philippinischer Wahlkampf: Phalanx der Reaktionäre



Rainer Werning

**Der Sohn des früheren philippinischen Diktators Ferdinand E. Marcos hat reale Chancen, am 9. Mai 17. Präsident des südostasiatischen Inselstaates zu werden. Da für das Amt des Vizepräsidenten Sara Duterte-Carpio kandidiert, die Tochter des noch amtierenden Präsidenten, bietet dieses Duo für die reaktionärsten politischen Kräfte im Land die Gewähr dafür, die Staatsapparate ungeniert zu schröpfen. Die philippinischen Medien sprechen von einer „Schicksalswahl“: Driftet das Land vollends ab in Massenarmut, Elend und Terror oder gelingt eine längst überfällige politische, wirtschaftliche und soziale Kehrtwende zugunsten der Interessen des Gros der Bevölkerung?**

## Katastrophenkataster zum Jahreswechsel

Etwa 20 Taifune sorgen alljährlich für schwere Verwüstungen, Tote, Vermisste sowie gewaltige Schäden der Infrastruktur und in der Landwirtschaft. Als sei das vergangene Jahr nicht schon turbulent genug verlaufen, traf diesmal zehn Tage vor Weihnachten der in den Philippinen genannte Taifun „Odette“ (internationaler Name: „Rai“) mit voller Wucht auf die Visayas, die zentrale Inselgruppe des Landes. Über 400 Tote sind zu beklagen und zig Menschen werden noch vermisst.

„Odette“ war mit Windgeschwindigkeiten von bis zu 195 und Böen von bis zu 240 Kilometern pro Stunde von Ost gen West gezogen. Über eine halbe Million Menschen mussten sich vor dem Taifun in Sicherheit bringen, teilte die nationale Katastrophenschutzbehörde mit. Der Sturm legte Strom- und Kommunikationsleitungen lahm, isolierte einige Inseln und Städte und ließ über

fünf Millionen Menschen ohne Elektrizität zurück. Vielerorts hagelte es Proteste über ein fehlendes Krisenmanagement oder nur sehr zögerliche und ineffektive Hilfe seitens der Regierungsstellen. Leidtragende – und das ausgerechnet in Zeiten der COVID-19-Pandemie – sind vor allem Kinder und Jugendliche.<sup>1</sup>

## Politposen zuhauf

Erst seit dem 15. November 2021 steht fest, welche Politiker bei den nächsten Präsidentschafts-, Kongress- und Gouverneurswahlen in den Philippinen am 9. Mai 2022 antreten. Zwar konnten sich potentielle Aspiranten für die unterschiedlichen Posten bereits in der ersten Oktoberwoche registrieren lassen. Doch laut philippinischer Gesetzeslage wurde allen Anwärtern eine Frist bis zum 15. November eingeräumt, um definitiv ihre Kandidatur für ein bestimmtes politisches Amt anzumelden. So dauerte es wieder einmal reichlich einen Monat, bis

Dr. Rainer Werning ist Politik- und Sozialwissenschaftler und Publizist mit den Schwerpunkten Südost- und Ostasien. Seit 1970 u.a. mehrfache und längere Studienaufenthalte in den Philippinen; Autor zahlreicher Publikationen über die Regionen und ehemals Lehrbeauftragter an den Universitäten Bonn und Osnabrück. Er ist u.a. Mitglied im Wissenschaftlichen Beirat der Offenen Akademie sowie im Bereich Landesanalyse und Kultur als Philippinen- & (Nord-)Korea-Dozent an der Akademie für Internationale Zusammenarbeit (AIZ) in Bonn tätig.

sogenannte Platzhalter buchstäblich im letzten Augenblick ihre Kandidatur zugunsten eines aussichtsreicheren Bewerbers zurückzogen. Zeit also, Politposen zu veranstalten und politische Gegner hinzuhalten, was diesmal gar nicht gut ankam.

Wer gedacht hatte, in dieser für den Inselstaat wirtschaftlich schwierigsten Situation seit seiner von den USA gewährten Unabhängigkeit im Sommer 1946 unternehme die Regierung alles, um das Leben für die Masse der Bevölkerung erträglicher zu gestalten, sah sich bitter enttäuscht. In den Medien der Hauptstadt Manila war immer häufiger von „politischem Zirkus“ die Rede. Gemeint war das Pokern zahlreicher Politiker um Macht und Pfründe bereits im Vorwahlkampf. Das betraf zuvörderst die politischen Clans drei (ehemaliger) Präsidentenfamilien – die des regierenden Präsidenten Rodrigo R. Duterte, jene von Expräsidentin Gloria Macapagal-Arroyo (2001-2010) und eben die Marcoses. Deren Big Boss, Ferdinand E. Marcos, war Präsident des Landes von 1965 bis zu seinem Sturz im Februar 1986. Von 1972 bis 1981 regierte er qua Kriegsrecht und hinterließ nach seinem erzwungenen Abgang ein zerrütetes und finanziell ausgeblutetes Land.

Bei den letzten Präsidentschaftswahlen 2016 war Marcos' Sohn, Ferdinand Junior oder besser unter seinem Spitznamen „Bongbong“ bekannt, im Rennen um das Amt des Vizepräsidenten der nunmehrigen

gen Präsidentschaftskandidatin Leni Robredo unterlegen. Eine Niederlage, die er bis vor Kurzem – letztlich erfolglos – gerichtlich anfocht. Als Mitsechziger sieht Marcos in den kommenden Wahlen seine letzte Chance gekommen, noch den Sprung in den Präsidentenpalast Malacañang zu Manila zu schaffen. Eine bizarre wie grauenhafte Vorstellung für alle, die unter der Marcos-Diktatur gelitten haben, die „Bongbong“ mit allen Mitteln nicht müde wird, im Nachhinein als „goldene Ära“ der Philippinen zu verklären.

Als „Bongbongs“ Kandidatin für das Amt des Vizepräsidenten ist über Nacht Sara Duterte-Carpio eingesprungen, die noch amtierende Bürgermeisterin von Davao City im Süden des Landes und Tochter von Präsident Rodrigo R. Duterte. Letzterer kann laut Verfassung nicht wiedergewählt werden und lavierte, was das Zeug hielt. Erst erwog er, für das Amt des

Vizepräsidenten zu amtieren, um sodann seinen kompletten Rückzug aus der Politik zu erklären. Er wolle, so Duterte, die Zeit nutzen, um sich auf eine eventuelle Strafverfolgung seitens des Internationalen Strafgerichtshofes in Den Haag wegen der hohen Opferzahlen in seinem „Antidrogenkrieg“ vorzubereiten. Dann ein neuerlicher Schwenk: Er bewerbe sich, nicht zuletzt um Immunität zu wahren, für einen Sitz im Senat. Auch das ward nicht das letzte Wort. Aktuell sieht es so aus, dass sich Duterte für kein politisches Amt bewirbt. Selbst seine engsten Verbündeten haben Schwierigkeiten, das erratische Verhalten ihres Idols zu dechiffrieren. Wenngleich Duterte seit jeher ein glühender Verehrer von Marcos Senior ist, scheute er sich nicht, Marcos Junior öffentlich als „schwachen Führer“ zu bezeichnen und darüber hinaus noch zu insinuieren, dieser sei „kokainabhängig“.

## Aussichtsreichste Kandidaten – das Marcos-Duterte-Carpio-Tandem

Überhaupt haben jüngste Ereignisse das Glaubwürdigkeitsproblem Dutertes verschärft. Im Jahr 2016 gewann er die Wahl mit dem Versprechen auf Veränderung. Er versprach eine solide Regierungsführung, die Ausmerzungen von Korruption in der Bürokratie, ein Ende des Drogenproblems und zig andere Reformen.<sup>2</sup> Da die meisten dieser vollmundigen Versprechen nicht umgesetzt wurden, schaltete der Präsident einen Gang zurück und richtete nunmehr seine Giftpfeile auf Senatoren, die es wagten, mehrere Korruptionsskandale zu untersuchen, in die auch sein Intimus, Senator Christopher Lawrence „Bong“ Go, verstickt ist.



Tochter Sara hatte demgegenüber lange geschworen, unbedingt Bürgermeisterin in Davao bleiben zu wollen und kein hohes Staatsamt anzustreben. Auch das ward Schall und Rauch: Sie zog sich aus dem Rennen um das Bürgermeisterramt zurück (ihr Bruder, der stellvertretende Bürgermeister, trat rasch an ihrer Stelle als Kandidat an), verließ die von ihr einst mitgegründete Regionalpartei Hugpong ng Pagbabago (HNP – Fraktion für einen Wandel) und legte auf Drängen der ehemaligen Präsidentin Arroyo als Neumitglied ihren Eid auf die landesweit verankerte Partei Lakas-Christian Muslim Democrats (CMD) ab, Arroyos politischem Vehikel. Mittlerweile fungiert Frau Duterte-Carpio als Vorsitzende beider Parteien, nachdem sie zwischenzeitlich wieder in die Arme der HNP zurückkehrte.

Dann der denkwürdige 25. November 2021. An jenem Tag erfolgte der Schulterchluss vier großer politischer Parteien, was zweifellos in die Geschichtsbücher des Landes eingehen wird. Ein Tag, an dem das nunmehr unter dem Namen BBM-SARA UniTeam firmierende Marcos-Duterte-Carpio-Tandem von zwei weiteren Parteien, der Partido Federal ng Pilipinas (PFP) und Pwersa ng Masang Pilipino (PMP – Kraft der philippinischen Massen) Unterstützung erfuhr.

Handelt es sich bei der PFP um ein Marcos-Vehikel und bei der CMD um eine Arroyo-Gruppierung, fungieren jeweils die Duterte-Tochter und Ex-Präsident Joseph „Erap“ Estrada (1998-2001) und dessen Sohn Jose „Jinggoy“ Estrada als Bosse der HNP beziehungsweise PMP. Estrada Senior wurde durch einen vom Militär unterstützten Volksaufstand von der Macht verdrängt, anschließend wegen Plünderung verurteilt und später von seiner Nachfolgerin Macapagal-Arroyo begnadigt. Diese musste sich ihrerseits wegen des Vorwurfs der Plünderung eine Zeit lang in (wiewohl privilegierte) Krankenhaushaft begeben, bevor der Oberste Gerichtshof sie nach dem Amtsantritt von Duterte im Sommer 2016 freisprach. Seitdem fühlt sich die Ex-Präsidentin in besonderer Weise Duterte zu Dank verpflichtet.

## Geballte Wucht der Reaktion

Streng genommen handelt es sich bei all diesen und anderen Parteien um parteiförmige Organisationen, die von dominanten Führungspersonlichkeiten in Wahlzeiten als politische Vehikel für sich und ihre Klientel genutzt werden. Es sind dies keine nach unserem Verständnis politisch programmatisch ausgerichtete Parteien, sondern Domänen sogenannter Trapos, traditioneller Politiker, die diese nach Belieben verkleinern und erweitern können, wie es gerade aus Gründen dynastischer Interessenwahrung opportunistisch erscheint.

Sofern das Kalkül des Marcos-Duterte-Carpio-Tandems aufgeht, wäre es imstande, sich bis zum Jahr 2034 an der Macht zu halten. Denn nach sechsjähriger Amtszeit von Marcos Junior könnte ihn nahtlos die Duterte-Tochter politisch beerben. Kein Wunder, dass sich vor allem Ferdinand „Bongbong“ Marcos Jr. in Siegerlaune zeigte. In seiner Rede am 25. November lobte er den Zusammenschluss der Parteien und wertete das als „ein Zeichen der Einheit, was das Land, das lange durch schmutzige Politik polarisiert war, heilen und Frieden bringen werde“. Duterte-Carpio, die nunmehr gleichzeitig als CMD- und HNP-Vorsitzende fungiert, hob in ihrer Dankesrede hervor: „Dieses Bündnis ist auch ein lautes Echo unseres Triumphes, uns friedlich zu vereinen und Seite an Seite zu stehen, um eine kontinuierliche Entwicklung und einen positiven Wandel für unsere philippinischen Mitbürger und die Philippinen zu erreichen.“

## „Giftiges Erbe des Feudalismus“

Unerwartete Unterstützung erhielt der Superblock der Reaktionäre durch das zwischenzeitlich unerwartete Ausscheiden von Christopher Lawrence „Bong“ Go, eines Geschäftsmanns und Busenfreunds des amtierenden Präsidenten, aus dem Rennen um die Präsidentschaft

aufgrund familiärer Gründe. Go, dessen einzige Qualifikation darin besteht, sich der allgegenwärtigen Nähe zu Präsident Duterte zu erfreuen, erklärte gegenüber der Presse am 30. November: „Meine Familie ist der Meinung, dass es noch nicht der richtige Zeitpunkt für mich ist. Nur Gott weiß, wann dieser Zeitpunkt gekommen sein wird.“ Und devot fügte er hinzu: „Ich möchte auch Präsident Rodrigo Duterte keine Kopfschmerzen bereiten, denn er ist für mich mehr als ein Vater. Er ist schon alt und hat schon so viel für das Land gegeben, ich möchte ihm nicht noch mehr Probleme bereiten.“

Eine Haltung, die Prof. Dr. Epifanio San Juan, Jr., einer der bedeutendsten philippinisch-US-amerikanischen Intellektuellen und Kulturanthropologen, jüngst in einem Gespräch mit diesem Autor als „giftiges Erbe des Feudalismus“ bezeichnete, in dessen Dunstkreis der amtierende Präsident als zentrale Figur agiert: „Duterte selbst ist ein Mochtegern-Marcos, aber ohne den vorgetäuschten Legalismus seines Idols – ein Gangster, ein pseudopopulistischer Provinzpatron, der in der Gewalt der Warlords geschult wurde. In Ermangelung eines echten politischen Programms verlässt sich Duterte auf Selbstjustiz, Bestechung, Drohungen und die Manipulation von Militärs und Polizisten.“<sup>3</sup> Wahrlich: Die Spuren schrecken ab...

### Anmerkungen

<sup>1</sup> Siehe den aufrüttelnden Dokumentarfilm: Asia's Lost Generation: The Hidden Cost Of COVID-19 On Philippines' Youth | Insight \* <https://www.youtube.com/watch?v=nTUWK8vufOk>

<sup>2</sup> Rainer Werning (9.10.2017): 15 Monate Duterte-Tandem – Annäherungen an ein philippinisches Phänomen \* <https://www.nachdenkseiten.de/?p=40495>

<sup>3</sup> Siehe: »Wir müssen das giftige Erbe des Feudalismus beseitigen« \* <https://www.jungewelt.de/artikel/415909.befreiungskampf-in-den-philippinen-wir-m%C3%BCssen-das-giftige-erbe-des-feudalismus-beseitigen.html> & Neocolonialism And The New Cold War In Southeast Asia: A Diasporic View On The Philippine Crisis | Countercurrents \* <https://countercurrents.org/2021/12/neocolonialism-and-the-new-cold-war-in-southeast-asia-a-diasporic-view-on-the-philippine-crisis/>

# L'Amérique latine, après la thérapie et les funérailles



Asier Hernando Malax-Echevarria,  
Lima, Pérou. 23 décembre 2021

**L'Amérique latine pourrait entamer un nouveau cycle, grâce à une nouvelle affinité idéologique de ses principales économies et à une société qui sait clairement ce qui lui convient, mais les menaces, les siennes et celles des autres, ainsi que le lourd héritage colonial, restent toujours forts.**

L'Amérique latine était en thérapie lorsque la pandémie l'a frappée. Pratiquement tous ses pays tentaient de résoudre, non pas leurs problèmes récents, ni ceux originaires, mais ceux des dernières décennies. Ils le faisaient du mieux qu'ils pouvaient, avec le désenchantement de celui qui a presque tout essayé et avec la clarté de savoir ce qui lui convient.

Ce fut le cas du Chili, premier pays au monde à se voir imposer le modèle néolibéral, un modèle qui règne encore aujourd'hui à travers sa constitution. Il a connu 10 ans de fortes protestations étudiantes et une explosion sociale en 2019 contre l'inégalité que ce modèle impliquait qui, 22 morts et 2200 blessés plus tard, a conduit à un processus constituant et maintenant à un nouveau pré-

Diplômé en géographie humaine et titulaire d'un master en développement international, Asier Hernando poursuit actuellement un second master en sciences politiques. Depuis près de deux décennies, il vit dans différents pays d'Amérique latine comme le Honduras, la Bolivie, la Colombie et le Pérou. Au cours de cette période, il a dirigé certaines des principales campagnes d'Oxfam, tout en assumant la direction régionale et des programmes ces dernières années. Il est membre du conseil d'administration du réseau d'ONG UE-LAT et écrit sur l'Amérique latine pour différents médias, dont El País.

sident issu précisément de ces mêmes protestations.

Et aussi celui du Honduras, il y a 12 ans, le président Mel Zelaya a subi un coup d'État à l'ancienne : les militaires l'ont fait sortir de chez lui en pyjama et l'ont envoyé au Costa Rica avec une escale à Palmerola, une ancienne base militaire américaine. Des années de protestations, une forte répression, des élections truquées, l'insécurité et des présidents liés au trafic de drogue jusqu'à ce que Xiomara Castro remporte les élections et que Mel Zelaya, cette fois comme consort, regagne sa résidence présidentielle. Un autre cercle se referme.

Cela arrive également en Colombie, alors que le pays est en train de panser les plaies de 50 ans de guerre, avec toutes les contradictions que cela implique toujours. Et c'est que, comme le souligne l'ancien président Santos, faire la paix est plus difficile que faire la guerre, et vous place dans le dilemme permanent de la justice contre la paix qui ne laisse jamais personne suffisamment satisfait à court terme. La pandémie a été précédée d'une casserole sans précédent, car les gens voulaient la paix et la justice, mais aussi l'éducation, une pension digne et une réduction des privilèges et des inégalités. Ces protestations se sont poursuivies en 2021 et pourraient aboutir dans quelques



© www.jpereira.net

Manifestations au Chili, juillet 2021



mois au premier président de gauche de son histoire.

Comme le Brésil, avec le retour plus que probable à la présidence de Lula da Silva dans quelques mois, après la très contestée destitution de Dilma Rousseff en août 2016 et toutes sortes d'abus éhontés dont une affaire de corruption montée de toutes pièces qui a conduit à l'emprisonnement de celui qui pourrait redevenir président.

D'autres cas sont le Pérou, avec un président qui représente ceux qui ont toujours et partout été exclus ; la Bolivie, avec le MAS d'Evo Morales, de retour au pouvoir, et l'Argentine, ce sont également des cas où les pays referment les cercles avec leur passé, jamais lointain, mais des dernières décennies.

Il existe dans tous trois points communs : premièrement, la voie de sortie est plus à gauche qu'à droite, avec des propositions qui appellent à plus d'État et moins d'inégalité. Deuxièmement, il y a toujours un lien avec un grief démocratique antérieur et, troisièmement, l'élite économique ne peut plus avoir l'influence qu'elle avait dans le passé pour pouvoir convaincre ses candidats.

Les dernières données du Latino-baromètre confirment la direction que prennent les résultats électoraux. Dans 11 pays de la région, le soutien à la démocratie a augmenté au cours des deux dernières années, la démocratie n'est pas rendue responsable des maux de la population. Ils sont imputés aux élites égoïstes, 73 % des personnes estimant que le gouvernement favorise une poignée de puissants et 81 % estimant que la répartition des revenus est injuste.

La pire expression de l'inégalité pour les Latino-Américains, c'est l'éducation et la santé, dans cet ordre. Ce sont précisément ces deux éléments qui ont été dépriorisés ces dernières années et qui ont conduit l'Amérique latine à souffrir de la pandémie comme nulle part ailleurs dans le monde. Un tiers des décès dus au COVID-19 dans la planète est survenu dans cette région, qui ne représente pourtant que 10 % de sa population. Au

Pérou, la situation a été particulièrement dramatique : avec un système de santé précédemment effondré, 0,5 % de la population du pays est décédé, soit le taux le plus élevé au monde.

*Un tiers des décès dus au COVID-19 dans la planète est survenu dans cette région, qui ne représente pourtant que 10 % de sa population. Au Pérou, la situation a été particulièrement dramatique : avec un système de santé précédemment effondré, 0,5 % de la population du pays est décédé, soit le taux le plus élevé au monde.*

En même temps, avant la pandémie, 1 enfant sur 3 dans la région avait déjà des problèmes de compréhension de la lecture et 10 millions d'entre eux et elles n'étaient pas scolarisés. Il y avait une crise de l'éducation qui a été exacerbée par les fermetures d'écoles qui continuent à ce jour pour 71 millions d'enfants et d'adolescents, avec des conséquences imprévisibles sur leur apprentissage et leur santé mentale. Les familles disposant de ressources ont pu suivre les cours virtuellement, mais la majorité ne l'ont pas fait, car seuls 44 % des foyers d'Amérique latine ont accès à internet.

Il est donc compréhensible que la région souhaite davantage d'État, de meilleurs systèmes de santé, un accès à Internet, une éducation qui égalise réellement les chances et des élites ayant moins de pouvoir qu'actuellement. Les résultats des dernières élections n'ont fait que confirmer ce que les sondages d'opinion confirmaient déjà. Les gens en ont

assez de l'inégalité qui les indignent et de l'égalité des chances promise mais jamais réalisée. Une fois de plus, selon le Latino-baromètre, près de 70 % des Latino-Américains ayant les revenus les plus faibles pensent que leurs enfants auront le même sort qu'eux, malgré tous leurs efforts.

Il y a donc quelques signes d'espoir, la région est désormais plus consciente des causes de ses problèmes et donc de leurs solutions, comme elle le démontre dans les revendications de nombre de ses récentes manifestations dans pratiquement tous les pays. Viendront peut-être des moments moins épiques, car nous avons aussi appris que les grands discours et les grands espoirs sont souvent précédés de toutes sortes de drames et de promesses non tenues. Comme cela a été le cas au Venezuela, au Brésil avec Jair Bolsonaro ou au Nicaragua avec Daniel Ortega.

L'Amérique latine pourrait entamer un nouveau cycle grâce à une nouvelle affinité idéologique entre ses principales économies et à une société qui sait clairement ce qui est le mieux pour elle, mais les menaces, tant les siennes que celles des autres, sont encore fortes, tout comme son lourd héritage colonial.

## Les menaces

Le recul démocratique et la fermeture des espaces pour la société civile constituent la principale menace pour l'Amérique latine, comme nous le constatons aussi ailleurs. Selon le récent rapport de l'Institut international pour la démocratie et l'assistance électorale (IDEA), la démocratie traverse le moment le plus complexe de ces dernières décennies. Le Brésil en est le principal revers, mais elle s'érode également au Guatemala, au Salvador, en Colombie et en Bolivie. La corruption, les attaques contre la liberté d'expression et les libertés civiles ont été les principales menaces. Il existe cependant une importante lueur d'espoir, la jeunesse, qui pourrait devenir une réserve de démocratie pour la prochaine décennie, comme nous l'avons

déjà vu lorsqu'elle est sortie pour la défendre au Pérou, au Nicaragua, au Venezuela, à Cuba, en Colombie, au Chili et au Paraguay.

Tout ce qui précède est également confirmé par l'hebdomadaire *The Economist* dans son *Democracy Index* : les démocraties d'Amérique latine ont peu progressé ces dernières années, elles ne répondent toujours pas aux besoins de leurs citoyens et il existe également une tendance à la régression dans plusieurs pays.

La malédiction des ressources est un autre obstacle permanent à l'industrialisation de la région. Comme s'il s'agissait d'une « erreur d'usine » sans solution, les élites économiques ne sont pas incitées à le faire et les élites politiques, de gauche ou de droite, n'ont d'autre choix que de continuer à l'étendre. Selon la CEPAL, le poids des exportations de matières premières en Amérique latine est quatre fois plus important que dans les autres régions, 37% contre 12% en Asie et 21% en Afrique. En même temps, l'extraction minière s'est multipliée par sept depuis 1970, quel que soit le gouvernement, ce qui a entraîné une augmentation des conflits socio-environnementaux et des meurtres. Rien qu'en Colombie, il y a plus de meurtres liés à cette question que dans toute l'Asie.

Enfin, sur le plan de la géopolitique internationale, c'est la logique de la guerre froide entre les États-Unis et l'Union soviétique qui a fait subir à la région de cruelles dictatures dans les années 1970 et 1980. Par la suite, l'hégémonie mondiale des États-Unis a permis l'existence de démocraties, mais uniquement dans la mesure où elles bénéficiaient aux intérêts économiques américains par le biais d'accords commerciaux ou de conditionnalités du FMI. La dynamique que la Chine, les États-Unis et la Russie pourraient instaurer au niveau mondial dans l'avenir exercera une forte influence sur l'Amérique latine, ce qui pourrait lui faire perdre son autonomie en tant que bloc et entraver durablement son développement. La protection du Nicaragua et du Venezuela par la Russie a beaucoup nui au progrès et à l'expansion de leurs

droits, tout comme la condescendance des États-Unis envers les derniers présidents du Honduras et du Guatemala, auxquels ils ont permis toutes sortes de corruption et de violations des droits humains tant qu'ils s'engageaient à freiner l'émigration.

*Concernant les espoirs, le mouvement féministe, surtout en Argentine et au Chili, mais qui se répand dans toute la région, émerge avec une force qui met à mal un patriarcat cruel, qui fait de la violence contre les femmes une seconde pandémie.*

### **Espoirs ou menaces ?**

Aucune analyse n'est complète, ni dans les menaces ni dans les espoirs qui conditionneront son avenir, mais je mentionnerai certaines des absences importantes. En ce qui concerne les premières, il faudrait un autre article, pour parler de la dynamique de la violence, de l'influence des églises évangéliques ou du trafic de drogue. Concernant les espoirs, le mouvement féministe, surtout en Argentine et au Chili, mais qui se répand dans toute la région, émerge avec une force qui met à mal un patriarcat cruel, qui fait de la violence contre les femmes une seconde pandémie.

Des auteurs de renom comme James Mahoney montrent comment le développement des pays d'Amérique latine est particulièrement conditionné par leurs processus de décolonisation d'il y a déjà deux siècles ; les pays qui présentaient alors les meilleures conditions de développement sont aujourd'hui les plus développés, et vice-versa. Même si l'on manque de variables pour prédire l'ave-

nir de la région, celui-ci ne variera pas beaucoup de la hiérarchie du développement actuelle.

Il y a des raisons d'espérer, mais sans avoir la naïveté de nier ses limites. Nous avons déjà traversé un cycle très positif de gouvernements progressistes il y a une décennie et demie, lorsque la région est parvenue à réduire la pauvreté et les inégalités comme à aucun autre moment de son histoire récente. Elle l'a fait en raison des prix élevés des matières premières dont elle bénéficiait, mais aussi en raison des politiques expansionnistes qu'elle a promues. Mais les attentes étaient si élevées qu'elles ont également été déçues. Ne commettons donc pas la même erreur. L'Amérique latine a besoin d'épique et d'espoir, mais elle doit aussi connaître les limites de chaque moment historique.

### **Références**

1. Bârcena, A. (2021). Efectos socioeconómicos de la COVID-19 en América Latina y el Caribe y perspectivas de recuperación. *Pensamiento iberoamericano*, (10), 61-87.
2. CIVICUS (2021). State of Civil Society Report. Johannesburgo, Sudáfrica: CIVICUS
3. *Economist Intelligence*, U. (2021). *Democracy Index 2020*. London: The Economist Intelligence Unit.
4. i Quesada, A. C., & Sáenz, H. C. (2020). El desarrollo en transición en América Latina: ¿una nueva agenda tecnocrática o la oportunidad de una mirada política a las trampas de la renta media? *Documentos de trabajo (Fundación Carolina): Segunda época*, (28), 1.
5. IDEA (2021). *El estado de la democracia en el mundo*. Estocolmo, Suecia: Fundación IDEA.
6. IPSOS (2021). *Sentimiento de sentimiento roto 2021*. Paris, Francia: Ipsos Global Advisor.
7. *Latinobarómetro* (2021). *Informe 2021, Adiós a Macondo*. Santiago de Chile: Corporación Latinobarómetro.
8. Mahoney, J. (2010). *Colonialism and postcolonial development: Spanish America in comparative perspective*. Cambridge University Press.
9. PNUD (2021). *Atrapados: Alta Desigualdad y bajo crecimiento en América Latina y el Caribe*. New York: Naciones Unidas.
10. Ruiz, Damaris; Garrido, Anabel (2018). *Breaking the mould: Changing belief systems and gender norms to eliminate violence against women*. OXFAM.
11. Sánchez, J., Domínguez, R., León, M., Samaniego, J., & Sunkel, O. (2019). *Recursos naturales, medio ambiente y sostenibilidad: 70 años de pensamiento de la CEPAL*. Santiago de Chile: CEPAL.
12. Solimano, A. (2012). *Chile and the neoliberal trap: the post-Pinochet era*. Cambridge University Press.

# A Short Chronicle of the Zapatista “Travesía por la Vida”



Collective Let'zapatistas

**O**n 22.06.2021, the ship La Montaña touched land in Vigo, Spain for the Travesía por la Vida, Journey for Life. The Zapatista expedition Escuadrón 421, composed of four women, two men and one otroa, renamed Europe, Slumil K'ajxemk'op (Insubmissive Land, Tierra Insumisa) to mark their arrival as a symbol of a reverse conquest, a consensual conquest. According to Jérôme Baschet, “To make this voyage in reverse is to nuance a history that has assigned deeply entrenched and unambiguous positions to the vanquisher and the vanquished, and unlock the possibility for an alternative history.”<sup>1</sup>

Such an absurd quest seemed impossible in the midst of covid19, international political and economic uncertainty and constant closed borders. But it happened.

The Escuadrón 421 was not the only one to invade. On 14.09.2021, the so-called Extemporánea formed by 177 Zapatistas arrived in Vienna, Austria by plane. Their name, Extemporánea, gives reference to how inadequate, inappropriate and out of time their presence was: the fact that many of the Zapatistas had no mexican birth certificate or official documents as if they practically did not exist; the fact they confronted immense trouble at bureaucratic offices to get a passport and they were told they were out of place and time; the fact the Zapatistas chose such inappropriate moment (during an unraveling pandemic); and the fact that for many of the Zapatistas, it would be the first time they travel outside their region, outside Mexico, and outside of the continent America. In all, this was an absurd

counterintuitive ridiculous idea... that actually happened.

*The Zapatistas came to Slumil K'ajxemk'op for a dialogue to share their struggles and dreams and to listen to the struggles and dreams of other corners of the world.*

The Zapatistas came to Slumil K'ajxemk'op for a dialogue to share their struggles and dreams and to listen to the struggles and dreams of other corners of the world. Such audacity and boldness to dream was refreshing and appealing for a wider public beyond the longstanding supporters of the Zapatistas in Europe.

The interest extended to environmental, LGBTQIA+, women's rights, antifascists, anticapitalists, agriculture and autonomous movements, among others.

The simple idea to dare to dream to reach Europe to share and listen to stories, struggles, and hopes was in itself revolutionary, or better said, rebellious.

## La Extemporánea

The Extemporánea was formed by “grupos de Escucha y Palabra”, groups of around 5 or 6 persons prepared to listen and to speak. More than half of the Za-

The Zapatista Army of National Liberation (Ejército Zapatista de Liberación Nacional, EZLN), widely known as the Zapatistas, fight for indigenous rights in Mexico. They reside in Chiapas and they are mainly indigenous peoples with Mayan origins. Their uprising took place on January 1, 1994 with NAFTA (the North American Free Trade Agreement) going into effect in Canada, USA and Mexico. The Zapatistas called NAFTA a death sentence not only to indigenous people but to life itself as a premonition of the coming globalization. That day the Zapatistas declared war to the Mexican government. After 12 days of the Zapatistas' insurrection, the Mexican government and the Zapatistas sat down for dialogue. It concluded with the Acuerdos de San Andrés in 1996. Nevertheless, the government ignored the agreements and increased military presence. The Zapatistas have today 28 years of self-organization, autonomy, resistance and rebellion based on ideas of a libertarian socialist and radical democracy. In 2020 the Zapatistas decided to travel for what they call a Journey for Life, Travesía por la Vida, to plant the seeds of rebellion.

patistas were women. The Extemporánea was led by SubMoises and other 5 sub comandantes and they coordinated the whole quest across Europe. The strategy was to divide and conquer, as they spread the groups across regions and countries. One larger group called El Comando Palomitas, was formed by children and their mothers. The Zapatistas considered the inclusion of children in such a quest as part of their rebellion.

The Extemporánea practically visited most of continental Europe (eastern and central Europe, Iberian peninsula), Nordic countries and UK, and even Cyprus. Although they had invitations to visit Turkey and Greece, it was not possible to visit those countries. Their visit

lasted the maximum time possible, three months.

The Extemporánea did not arrive alone, the National Indigenous Congress (CNI, Consejo Nacional Indígena)<sup>2</sup> also came with a smaller delegation (16 persons). The purpose of their visit to Europe was to denounce the ongoing or planned destructive megaprojects in Mexico, like the Tren Maya, in which European corporations are involved. The spokespersons had a clear message: such projects are for the profit of corporations and the native indigenous people were not consulted nor are their interests taken into account. Furthermore, such projects extend the destruction of nature.

### **The invitation and the visit to Luxembourg**

At the beginning of 2021 a group of independent persons involved in different causes reunited to formally invite the Zapatistas to Luxembourg. The dynamic of the group was spontaneous and organic and consolidated as the months passed. The collective named itself Let'zapa-

tistas... and ultimately it was enlarged to include persons in the neighbouring countries of the Greater Region (Arlon, Belgium; Trier, Germany; and Thionville and Commercy, France).

Despite the uncertainty of not knowing when and how the Zapatistas would arrive and the difficulties to contact them, the group committed to invite one group of Escucha y Palabra for one week. Nevertheless, at the end of September 2021, the collective Let'zapatistas extended their commitment to receive a group of 5-6 persons for four weeks. The time available to plan the one month visit was one week.

### **La Travesía por la Vida in Luxembourg and the Greater Region**

Our group of "Escucha y Palabra" arrived in Luxembourg on 12.10.2021 (coincidentally, the day Christopher Columbus arrived in America in 1492) and stayed until 6.11.2021. They were all women: one had been part of the Juntas de Buen Gobierno (the Good Governance Councils)<sup>3</sup>, ano-

ther one came as a support team, and four younger women who explained they also worked on the land back in Chiapas.

The Zapatistas had a dialogue almost every day with different collectives in the Greater Region. The meetings were generally small. We estimate the Zapatistas met around 150 persons at least. Among them, we count people from Rise for Climate Luxembourg, ASTM asbl, CELL asbl, Terra coop, Life asbl, gillets jaunes in Commercy, Extinction Rebellion in Arlon, the collective Besch bleibt which is an occupied forest near Trier, the collective for Rojava in Luxembourg, Beki the local currency at Beckerich, women's rights groups, among others.

The Zapatistas came prepared to tell their story that included five themes: the uprising, resistance and rebellion, the autonomous Zapatistas communities, and their governance. No attempt was made to communicate the visit to mainstream media outlets. The collective did not have the capacity or the interest to address it to such channels. Let'zapatistas understood the aim was to talk with the "left and below" in small meetings and kept that focus.



Arrival of the bus with Zapatistas and European collectives heading to Luxembourg, Netherlands and Belgium. Let'zapatistas organized one day in advance lunch (a traditional Mexican bean dish, frijoles charros, and sandwiches, for around 50 persons) at a parking lot.

In all, it was a huge challenge to receive the Zapatistas due to the pandemic, but also due to the language (their mother tongue is not Spanish and some just barely learned to speak Spanish for the trip), and more so, due to a very different cosmivision about words, work, leisure, time, etc., and due to the fact that they and we are just humans. Still the collective found wide empathy, respect, cooperation and care among each other. Let's Zapatistas met many of the different collectives and discovered their stories and similarities in our struggles and hopes. The teamwork and the dialogues were rewarding in general. People were open to listen and more cautious to share.

It was an opportunity to dream that another world is possible, but also to question ourselves: our aims, forms of struggle, the path behind... and more important, the path ahead. Some of us cried with their story, others came with questions to construct or deconstruct them. It didn't matter. What mattered was that there was dialogue. And at every dialogue, the Zapatistas provided a mirror for reflection and self-critique of each collective's experiences to enlighten them by their own light. It was a mirror that reminded us of the need for listening and, again, for reflection. And in that context, the Zapatistas reminded us several times that this journey was just the beginning.

*The Zapatistas explained they are used to such long discussions. At the Caracoles the dialogues to decide democratically take 5 or 6 hours... non-stop, for a couple of days, until they find an agreement.*

## Their message

Several of us heard the story of the Zapatistas more than once. Enough times to reconstruct better the puzzle of their message and aims. Those who received them at their homes could get a better glimpse as well. Still, it would be insufficient and unfair to try to summarize or translate it. After all, the Zapatistas requested to have at least two hours to talk and two hours to listen to their counterparts. The Zapatistas explained they are used to such long discussions. At the Caracoles the dialogues to decide democratically take 5 or 6 hours... non-stop, for a couple of days, until they find an agreement. In our western lifestyle, we do not have such an amount of time for dialogue... Therefore, no attempt is done here to summarize or translate their message, but only by their own words:

Words of the Zapatista Communities at the March against the Destruction of Nature<sup>4</sup>

Vienna, Austria.

In the voice of compañera Libertad, September 24, 2021.

Good afternoon.

These are our brief words in the form of a short story:

*There is a woman.*

*The color of her skin does not matter, because she has all colors.*

*Her language does not matter, because she understands all languages.*

*Neither her race nor her culture matter, because all ways of being live in her.*

*Her size does not matter, because she is huge and nevertheless fits in one hand.*

*Every day and at all moments that woman is assaulted, beaten, wounded, raped, mocked and despised.*

*A male exerts his power over her.*

*Every day and every hour, she comes to us [nosotras, nosotros, nosotros].*

*She shows us her wounds, her pain, her grief.*

*And we only give her words of consolation and pity.*

*Or we ignore her.*

*Perhaps as alms we give her something with which to treat her wounds.*

*But the man continues his violence.*

*We all know how this ends.*

*She will be murdered and with her death everything will die.*

*We can continue to give her only words of encouragement and medicine for her wounds.*

*Or we can tell her the truth: the only medicine that can cure her and heal her completely is for her to confront and destroy the one who is hurting her.*

*Knowing this, we too can unite with her and fight by her side.*

*We Zapatistas call that woman, "Mother Earth."*

*As for the man who oppresses and humiliates her, give him whatever name, face, or shape you want.*

*We, the Zapatista peoples, call that murderous man capitalism.*

*And we have arrived at these geographies to ask, to ask of you:*

*Are we going to go on thinking that we can treat today's blows with salve and painkillers, even though we know the wound will be bigger and deeper tomorrow?*

*Or are we going to fight alongside her?*

*We the Zapatista communities have decided to fight together with her and for her.*

*That is all we can say.*

Thank you for listening to us.

Vienna, Austria, Europe, Planet Earth.  
September 24, 2021.

## Footnotes and references

<sup>1</sup> Jérôme Baschet, 30.06.2021, The "Zapatista invasion" has begun! in Progressive International at <https://progressive.international/wire/2021-06-30-the-zapatista-invasion-has-begun/en>. Published in English, Spanish, German, Italian, French and Hindi.

<sup>2</sup> The CNI is an organization of communities, nations, towns, neighborhoods and indigenous tribes of Mexico.

<sup>3</sup> The Juntas de Buen Gobierno marked a major turning point for the Zapatistas as they transitioned from a military to a civilian governance. The Juntas de Buen Gobierno are the highest authorities for the Zapatistas. The creation of the Juntas de Buen Gobierno marked the end of their demand for state recognition and autonomy towards the Mexican government.

<sup>4</sup> The global climate strike demands urgent action to tackle the ecological crisis. Hundreds of thousands of people in 99 countries have taken part in this coordinated event. It is the first worldwide climate action since the coronavirus pandemic hit.

# Coin CITIM



Anne Müller

## Entwicklungszusammenarbeit im Umbruch

Die Weichen für die Zukunft der Entwicklungszusammenarbeit wurden mit der Agenda 2030 für nachhaltige Entwicklung gestellt. Gleichzeitig sucht die Weltgemeinschaft Antworten, wie künftige Flüchtlingskrisen verhindert und globale Probleme wie Klimawandel und Pandemien gelöst werden können. Die beiden Praktiker in der Entwicklungszusammenarbeit Friedbert Ottacher und Thomas Vogel bieten einen kritischen und reflektierten Überblick zum Nutzen und zur Sinnhaftigkeit der Entwicklungszusammenarbeit von ihren Anfängen bis heute. Ein Buch, nun in der 3., überarbeiteten und erweiterten Auflage, das allen entwicklungspolitisch Interessierten einen klaren Blick auf das komplexe Thema »Entwicklungszusammenarbeit« ermöglicht und motivierende Argumente dafür bietet, sich auch in Zukunft für eine gerechtere Welt zu engagieren. (Brandes&Apsel)

Friedbert Ottacher / Thomas Vogel, Brandes&Apsel, 2021, 211 S.

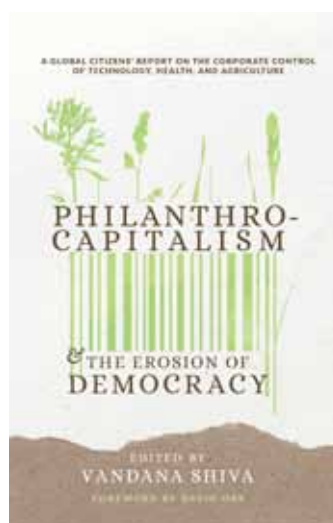


## Philanthrocapitalism and the Erosion of Democracy: A Global Citizens Report on the Corporate Control of Technology, Health, and Agriculture

Philanthrocapitalism and the Erosion of Democracy: A Global Citizens' Report on the Corporate Control of Technology, Health, and Agriculture details how global philanthrocapitalists like Bill and Melinda Gates and affiliated entities work to monopolize and privatize sectors of land use, food production, and public health on a global scale.

This anthology calls to account problematic initiatives that serve to corrode the integrity of democratic institutions, often under a banner of future-oriented innovation. This book lays bare the destructive power of overly capitalistic systems that enable mass human suffering and environmental catastrophe via the entanglement of private investment and public policy. (Synergetic Press)

Edited by Vandana Shiva, Synergetic Press, 2022, 240 pp.



## L'humanitaire sous l'emprise du néolibéralisme

Depuis les années 1980 et l'avènement du sans-frontiérisme, l'humanitaire s'est peu à peu laissé conquérir par la rationalité néolibérale. Ses missions reposent sur des principes nobles, mais présumés intangibles et nourris de représentations occidentales, qui ont fini par devenir un facteur d'inertie. Malgré une histoire associée aux droits de l'homme et à la démocratie, l'humanitaire, tel qu'il est pensé aujourd'hui, décontextualise les situations de souffrances, désactive la condition politique des personnes concernées et renonce à envisager la transformation sociale. Son glissement vers un humanitarisme néolibéral satisfait de lui-même, résultat d'une absence de regard critique sur sa propre doctrine, le rend toujours plus impuissant face à un système que rien ne semble pouvoir arrêter.

Il devient urgent qu'émerge un nouveau paradigme combatif, radical, reconnaissant la valeur sociale et la politicalité des populations touchées. Il est indispensable de repenser un humanitaire en synergie avec les mouvements sociaux et indigènes afin de contribuer à revitaliser la notion de progrès dans une logique d'émancipation, de justice sociale et du commun. Encourager l'humanitaire à entreprendre cette remise en question tout en sensibilisant le public à ces enjeux, telle est l'ambition de cet essai. (Éditions Charles Léopold Mayer)

Bertrand Bréqueville, Éditions Charles Léopold Mayer, 2021, 136 p.





